

# Séminaire Pensée Politique Italienne : Lire les Cahiers de prison d'Antonio Gramsci (2)

Responsable(s) scientifique(s) : [Jean-Claude Zancarini](#) - [Romain Descendre](#) -

Séminaire animé par [Romain Descendre](#) et [Jean-Claude Zancarini](#)

Après deux séances introductives (9 et 23 octobre) qui seront consacrées, à partir des apports de la littérature critique récente [notamment des travaux philologiques et historiques italiens: Gianni Francioni et Giuseppe Vacca], au profil biographique et historique de Gramsci et aux processus d'écriture propres aux Cahiers de prison, nous analyserons au cours des deux séances suivantes (6 et 20 novembre) des textes touchant quelques-uns des principaux concepts gramsciens: concepts politiques – hégémonie, guerre de mouvement vs guerre de position, Etat et société civile etc. – et (si nous avons le temps de le faire!) concepts historiques – Réforme, Renaissance, jacobinisme, Risorgimento...) dans le but de mieux comprendre, selon une perspective diachronique, comment et à quelle fin ils ont été élaborés. Dans un troisième temps (séance des 4 et 18 décembre), nous nous arrêterons sur les notions linguistiques qui sous-tendent une large partie de sa pensée et le conduisent à placer les questions de traduction et de "traductibilité" au cœur même de sa réflexion. Nous travaillerons à partir de l'édition critique italienne (éd. Gerratana, Einaudi, 1975) et de sa traduction française (Robert Paris [dir.], Gallimard, 'Bibliothèque de philosophie', 1983)

## Séance 1 : Eléments historiques et biographiques

9 octobre 2012, à l'ENS de Lyon, Site Descartes, en salle R253

*Notes prises par Camille, Amélie, Adeline, Martin, relues par R. Descendre et J.C. Zancarini.*

Eléments de biographie [Romain Descendre] :

Togliatti [ Secrétaire général du PCI ; premier éditeur de Gramsci avec Felice Platone,] dit en 1958, lors du premier colloque international d'études gramsciennes : « *Gramsci fu un teorico della politica, ma soprattutto fu un politico pratico, cioè un combattente [...] Tutta l'opera scritta da G dovrebbe essere trattata partendo da [questa] considerazione, ma è compito che potrà essere assolto soltanto da chi sia tanto approfondito nella conoscenza dei momenti concreti della sua azione da riconoscere il modo come a quei momenti concreti aderisca ogni formulazione e affermazione generale di dottrina, e tanto imparziale da saper resistere alla tentazione di far prevalere false generalizzazioni dottrinarie al nesso evidente che unisce il pensiero ai fatti e movimenti reali* »

**Gramsci fut un théoricien de la politique, mais surtout un praticien de la politique, c'est-à-dire un combattant.** Toute l'oeuvre écrite de Gramsci doit être traitée en partant de cette considération... Bref, lien nécessaire à établir entre pensée et fait réel/mouvements du réel. Il y a toujours une chronologie précise dans son écriture, avant et après son incarcération.

Gramsci naît en 1891 en Sardaigne. 4ème enfant d'une famille de 7 de la petite bourgeoisie provinciale ; père funzionario del registro (= fonctionnaire fiscal) ; s'occupe de tout ce qui est la collecte des impôts indirects. Vit dans des conditions pas faciles, enfance compliquée par

deux choses : il a une maladie de croissance (il va être rapidement bossu, petit, il a du mal à avoir des activités physiques ordinaires) ; son père est accusé de malversation dans le cadre de son travail et emprisonné, mais on ne dit pas aux enfants qu'il n'est pas là pour ça. Enfants élevés par la mère, contexte économique difficile etc., obligé d'arrêter l'école, la reprend après (pression des instituteurs)

Arrive jusqu'au lycée à Cagliari (1908-11), où il vit avec son frère Gennaro, secrétaire d'une section socialiste. Dès les années de Ginnasio (collège), il a des influences politiques fortes à la fois socialistes et régionalistes qu'il gardera lorsqu'il partira à Turin. Il y va grâce à une bourse donnée par une institution turinoise (1911) en même temps que Togliatti. Se spécialise en glottologia (linguistique historique et dialectologie) et veut faire sa thèse avec le linguiste Bartoli (université de Turin) sur des questions liées à l'histoire du sarde. Mais suit aussi des cours de philo, histoire, économie, droit, et littérature. De 1911 à 1915. Mais arrête à plusieurs reprises (raisons de santé et de situations financières catastrophiques)

A partir de 1913 commence son activité auprès des groupes socialistes (ouvriers-étudiants ; caractéristique turinoise = liés au PS mais pas chapeautés directement) et devient journaliste et vit de sa plume : on compte plus ou moins 2000 articles selon Vacca, dont 80% ne sont pas signés. A partir de 1915, d'abord dans le journal socialiste (dirigé à l'époque par Mussolini) L'Avanti puis dans Il Grido del popolo. Se trouve à Turin tout au long des années de guerre.

1917 : Soutien à la révolution russe qu'il suit depuis le début. Il fait partie de ce qui est appelé de façon non officielle mais courante la fraction non-révolutionnaire du PSI. Publie au mois de décembre un texte célèbre : « la révolution contre le Capital » dans lequel la cible est le matérialisme mécaniste, le déterminisme jugé trop mécanique et typique de la deuxième Internationale (il écrit que « Le Capital de Marx était en Russie le livre des bourgeois plus qu'il n'était celui des prolétaires... »). Il s'agit de réfuter tout ce que le "marxisme après Marx" comporte de « scories positivistes » (terme de Gramsci). Retour à l'esprit des textes de Marx. Ce texte fait montre d'un fort volontarisme et du refus du dogme.

Années décisives : **1919-1920 (il biennio rosso), celle de la création de L'Ordine Nuovo (rassegna settimanale di cultura socialista)**. La question de la culture est posée dès le départ comme centrale (de celle dite aristocratique à celle populaire) [Un grand nombre d'articles de Gramsci sont purement culturels : critiques théâtrales et littéraires] ; mot d'ordre qui s'adresse au prolétariat de Turin : « Instruisez-vous parce que nous aurons besoin de toute votre intelligence. Agitez-vous parce que nous aurons besoin de tout votre enthousiasme. Organisez-vous parce que nous aurons besoin de toute votre force » En dépit d'un succès et d'un prestige important, cette revue est diffusée essentiellement à Turin. Gramsci théorise et diffuse l'idée des conseils d'usine comme centres de la vie prolétaire. Pas que Gramsci : Palmiro Togliatti, Angelo Tasca, et d'autres. Question de la création des conseils d'usine importante à un moment d'intense mobilisation sociale. Année "rouge", surtout à Turin. Création de conseils d'usine avec élection par les ouvriers de commissaires, idée développée par l'Ordine Nuovo.

Donc avril 1919 : échec de la grande grève des métallurgistes turinois (> 200 000) qui ne réussit pas à avoir d'extension nationale, et n'est pas soutenue ni par le PSI ni par les Syndicats (syndicat socialiste et CGL) Expérience de démocratie prolétarienne forte. Concrétisé dans une de ces expériences militantes et révolutionnaires qui marquent les gens à jamais et qui va rester une référence fondamentale avec l'idée que le travail politique est d'abord travail culturel : rapport entre la classe intellectuelle et la classe ouvrière. + le fait que

dès cette expérience, travail sur le lien entre ouvriers et paysans, et que le monde paysan, des ouvriers agricoles doivent participer au mouvement révolutionnaire

En novembre 1919, on assiste à une victoire nette des socialistes aux élections. Ce sont les premières élections à la proportionnelle en Italie (où le suffrage universel masculin existe depuis 1913). Mais c'est une victoire paradoxale car le PSI est plus divisé que jamais. Ce sont les maximalistes (le centre) qui sont majoritaires dans le cadre du PSI. Autres fractions : réformistes à droite, et intransigeants, à gauche, dont fait partie Gramsci. Au sein des intransigeants il y a deux fractions importantes : l'Ordine Nuovo et la figure d'Amedeo Bordiga qui vient du sud de l'Italie et qui s'oppose de façon radicale non seulement à la majorité du PSI, mais même une fois que le PC est créé, au mot d'ordre du front unique qui provient directement du Komintern, dont Gramsci va être le représentant dans les années 1920. Bordiga est "abstentionniste" : il refuse de participer au jeu parlementaire ; il s'oppose aussi à Gramsci sur la question des conseils d'usine.

Ete 1920 : Second congrès de l'Internationale : Lénine approuve et cite Gramsci —> Bon choix de concevoir la création de l'organisation politique ouvrière en partant des conseils d'usine et bon choix de la position électoraliste (on doit participer au jeu politique du régime parlementaire) : "utilisation des institutions bourgeoises de gouvernement en vue de leur destruction".

Déjà apparaît l'idée de la scission au sein du PSI (plus portée par Bordiga mais à laquelle Gramsci se rallie au nom de l'unité des internationalistes) : idée de Lénine : faites la scission pour vous rallier après (position TACTIQUE). Fusion des différents groupes des socialistes de Turin fin des années 20. Création de la fraction communiste du PSI (Bordiga, L'Ordine nuovo, et autres membres).

### **Le PC d'I :**

Janvier 21 : congrès de Livourne du PSI : plusieurs motions mises au vote ; la fraction communiste est mise en minorité (un peu moins de 60 000 voix, les "communistes unitaires" (les anciens "maximalistes") : 100 000 voix). Les premiers créent le PCd'I (parti communiste d'Italie) section de la Troisième internationale ; Gramsci est membre du comité central).

4 décembre 1921 : le comité exécutif de l'Internationale communiste publie ses thèses sur le « front unique du prolétariat », pour la « conquête de la majorité du prolétariat » (et *L'Ordine Nuovo* publie l'appel pour le front unique). Dans les Q [Q7, 17], en 1930, G interprètera ainsi ce moment : Lénine « *aveva compreso che occorreva un mutamento dalla guerra manovrata, applicata vittoriosamente in Oriente nel '17, alla guerra di posizione che era la sola possibile in Occidente* ». (Lénine avait compris qu'il fallait un changement, de la guerre de manoeuvre, appliquée victorieusement en Orient en 1917, à la guerre de position seule possible en Occident).

Dans le cadre de la montée du fascisme, le PCd'I est divisé sur le mot d'ordre de "front unique" : Bordiga est contre. Ceux qui soutiennent le front unique (dont Gramsci) sont minoritaires. En mars 1922, le Parti Communiste réuni à Rome publie les thèses de Rome dans lesquelles le Parti communiste refuse officiellement le front unique. Gramsci est donc en minorité. Il commence déjà à réfléchir à la question de la réunification du PSI.

En mai 1922 Gramsci part à Moscou. Mais il tombe malade. Il rencontre à cette occasion les soeurs Schucht (Eugenia et Giulia), les filles d'une famille russe aristocratique déclassée. Il rencontrera plus tard la troisième soeur, Tatiana (ou Tania) qui sera sa principale correspondante pendant les années de prison.

Eugenia et Giulia sont des membres du parti, actives, elles sont dans les offices du renseignement politique. Proximité politique et amicale du père avec Trotski et Lénine. Gramsci se mariera avec Giulia, rapport également politique et pas seulement sentimental.

Fin octobre 1922 : marche sur Rome. Mussolini devient chancelier, nommé par le Roi Victor Emmanuel III, le 29 octobre. Témoignage de Trotski de 1932 : Gramsci était un des seuls à saisir le fait que ce régime allait devenir une dictature.

4ème congrès de l'Internationale Communiste de novembre - décembre 1922 : la fusion du PC et du PSI est ici décidée. Mais elle n'aura pas lieu car Serrati est arrêté, que les majorités des deux partis ne le veulent pas et que la clandestinité ne rend pas la chose possible. En 1923 le PC est entré dans l'illégalité de fait. Bordiga est en prison. Il se prononce publiquement contre les décisions de l'Internationale. Gramsci refuse de signer cet appel de Bordiga, car il défend les positions de l'Internationale.

En septembre 1923, il envoie depuis Moscou une lettre au comité exécutif du parti, avec la volonté de publier un nouveau quotidien, mais qui ne soit pas conçu comme quotidien communiste, qui doit s'appeler ***L'Unità***, et prône l'unité de tous ceux qui se reconnaissent ds la 3ème internationale, i.e. non seulement communistes mais aussi socialistes appelés "terzini" (cf Livourne : les maximalistes s'y reconnaissaient) = union au niveau politique. Mais aussi et surtout l'union, au niveau sociale des prolétaires et paysans pour la révolution. Titre complet : "*L'Unità. Quotidiano degli operai e dei contadini*" (1er n° en fév. 1924)

Fin 1923 : Gramsci envoyé à Vienne par l'exécutif du Komintern pour diriger le PC de l'extérieur.

Janvier 24 : mort de Lénine. Gramsci était présent à Moscou au moment où les conflits de succession font rage.

Il rentre en Italie après avoir été élu député en avril 1924., il est à Rome en Juin. Assassinat de Matteotti : grosse crise, permet aux oppositions de tenter de s'organiser (sécession de l'Aventin (c'était sur cette colline que les plébeiens se retiraient quand ils s'opposaient au patriciens, au temps de la république romaine) : les oppositions refusent de siéger au Parlement). Mais Mussolini et les fascistes réagissent en durcissant la dictature.

Gramsci, avec les autres députés communistes, est à l'origine de diverses initiatives pour réunir les oppositions parlementaires au fascisme dans un anti-parlement, car les communistes pensent qu'il ne suffit pas aux oppositions de refuser de siéger dans le parlement. Mais la proposition ne convainc pas pas les autres partis antifascistes et les communistes retournent, seuls, dans le Parlement où il mènent une opposition active mais sans réel effet..

Les années de Gramsci à Rome sont aussi et avant tout celles de la prise du pouvoir de ce nouveau groupe dirigeant sur le parti communiste : il réussit à gagner le parti. En janvier 1926 cela se concrétise au congrès de Lyon. Victoire écrasante du nouveau groupe dirigeant guidé par Gramsci qui présente les "**thèses de Lyon**" où est nettement mise en avant la nécessité de l'alliance ouvriers-paysans.

Il faut faire émerger le prolétariat comme classe dirigeante en s'appuyant sur la masse du prolétariat organisé dans les conseils d'usine L'objectif final : unifier les masses anti-capitalistes à partir de l'alliance avec les autres forces socialistes, et l'alliance avec les paysans.

La question de l'Eglise est fondamentale (dans son rapport avec les masses paysannes). La masse paysanne potentiellement la plus révolutionnaire aux yeux de Gramsci est celle du sud. Gros travail intellectuel et idéologique nécessaire (question de l'Eglise fondamentale par rapport aux paysans : elle tient les consciences paysannes).

La question du rôle des intellectuels dans la création d'un consensus paysan ou ouvrier en général est posée dans ces thèses. A son sens, les conditions ne sont pas réunies en Italie pour qu'il y ait une insurrection révolutionnaire immédiate. Il faut réussir à obtenir l'assentiment des larges masses paysannes car il n'y aura pas de dictature du prolétariat s'il n'y a pas au préalable une hégémonie politique avant même la prise du pouvoir. Ce sera une idée centrale des Cahiers. Il la développe dans un texte écrit en octobre 1926 : Quelques thèmes de la question méridionale (Alcuni temi della quistione meridionale).

Il mène dans ce texte une analyse sur les structures sociales et les fonctions de la bourgeoisie intellectuelle dans le sud de l'Italie. Il écrit :

*"La société méridionale est un grand bloc agraire constitué de trois couches sociales : la grande masse paysanne amorphe et inorganisée, les intellectuels de la petite et de la moyenne bourgeoisie rurale, les grands propriétaires fonciers et les grands intellectuels. Les paysans méridionaux sont en effervescence perpétuelle, mais, en tant que masse, ils sont incapables de donner une expression organique à leurs aspirations et à leurs besoins. La couche moyenne des intellectuels reçoit de la base paysanne les impulsions nécessaires à son activité politique et idéologique. Les grands propriétaires sur le plan politique, et les grands intellectuels sur le plan idéologique, sont ceux qui centralisent et dominent en dernière analyse tout cet ensemble de manifestations. Naturellement, c'est sur le plan idéologique que cette centralisation se fait avec le plus d'efficacité et de précision. C'est pourquoi Giustino Fortunato et Benedetto Croce représentent les clefs de voûte du système méridional et, en un certain sens, sont les deux plus grandes figures de la réaction italienne."* (Ecrits politiques, vol. III)

**Sur la question du fascisme :** pour Gramsci et la direction du PCd'I c'est une question "subsidaire". Dans les thèses de Lyon, G. énonce que la victoire du fascisme est une conséquence de la faiblesse intrinsèque des forces révolutionnaires ("*La vittoria del fascismo nel 1922 deve essere considerata quindi non come una vittoria riportata sulla rivoluzione, ma come la conseguenza della sconfitta toccata alle forze rivoluzionarie per loro intrinseco difetto*") : la victoire du fascisme en 1922 doit donc être considérée non comme une victoire remportée sur la révolution mais comme la conséquence de la défaite subie par les forces révolutionnaires du fait d'un défaut intrinsèque" La tâche des communistes est donc de développer une ligne politique qui remédie à ce défaut intrinsèque : la lutte politique interne (contre les diverses "déviation") est donc considérée comme fondamentale et prioritaire dans la mesure où elle détermine la façon de lutter contre le fascisme.

**Positions hétérodoxes de Gramsci sur les luttes pour le pouvoir en Russie :**  
**Lutte qui ne cesse pas entre Staline et les oppositions :** Décembre 25, congrès du PC Russe impose le mot d'ordre du socialisme dans un seul pays. Puis avril 26 : Trotski revient

d'Allemagne : opposition se forme entre Staline et Boukharine d'un côté, Trotski, Kamenev et Zinoviev de l'autre.

Staline impose à l'internationale que tous les partis communistes se prononcent sur l'alternative Révolution permanente (Trotski) vs. Socialisme dans un seul pays (Staline).

Gramsci voit ces combats depuis Rome, et considère que c'est suicidaire. Il envoie une lettre le 14 octobre 1926 au Comité Central du PC russe, au nom du PCI, pour dire que ces combats, ces divisions, ces méthodes sont en train de tuer la révolution mondiale.

*"Camarades, vous avez été durant ces neuf années d'histoire mondiale l'élément organisateur et moteur des forces révolutionnaires de tous les pays : le rôle que vous avez joué n'a, dans toute l'histoire du genre humain, aucun précédent qui l'égalé en ampleur ni en profondeur. Mais vous êtes aujourd'hui en train de détruire votre œuvre, vous dégradez et vous courez le risque d'annuler le rôle dirigeant que le Parti communiste de l'U.R.S.S. avait conquis sous l'impulsion de Lénine ; il nous semble que la violence de votre passion pour les problèmes russes vous fasse perdre de vue les aspects internationaux des questions russes elles-mêmes, vous fasse oublier que vos devoirs de militants russes ne peuvent et ne doivent être accomplis que dans le cadre des intérêts du prolétariat international. [...] Les dommages causés par une faute commise par le Parti uni sont facilement réparables, les dommages que causerait une scission ou un état prolongé de scission latente peuvent être irréparables et fatals."*

Gramsci accuse Staline d'avoir des positions de type nationaliste, ou en tous cas de se replier sur des positions russo-soviétiques, sans prendre en compte la question de la perspective des révolutions mondiales. "Vous êtes en train de détruire votre oeuvre..."

Il s'agit, selon G., d'un reniement du léninisme (unité entre ouvriers et paysans) qui était la base sociale du lien entre la révolution russe et la révolution mondiale.

Conflit très dur avec Togliatti : l'hétérodoxie de Gramsci avec les positions de l'Internationale sont claires.

### **Arrestation, procès et prison**

31 octobre 1926 : attentat raté de Bologne contre Mussolini -> mise en place de mesures exceptionnelles. Gramsci est arrêté le 8 nov. 1926. Il est envoyé en relégation. Il s'y retrouve avec Bordiga.

Le tribunal spécial pour la défense de l'Etat est créé en 1927 par Mussolini, avec la volonté de faire le procès de ces communistes, un "grand procès" (le "processone") qui va démontrer la nouvelle puissance du régime. A partir de janvier 1927, G est transféré et incarcéré à Milan dans la prison de San Vittore.

A partir de là les contacts avec l'extérieur se font grâce à sa belle-soeur, Tania. Elle est la seule à pouvoir aller le voir de façon régulière, et à entretenir une correspondance régulière avec lui. L'autre interlocuteur principal est un ami de Gramsci, Piero Sraffa, économiste à Cambridge et neveu du président de la cour de cassation. C'est lui, principalement, qui sert de "courroie de transmission" entre Gramsci et le parti en exil (Paris et Moscou), tout au long des années de prison.

G est transféré à Rome pour le procès en mai 1928. Le procès commence le 28 mai. Mots du procureur à la fin du procès "Nous devons empêcher ce cerveau de fonctionner pendant 20 ans".

Dans un premier temps il était prévu qu'il soit condamné à la détention et pas à la réclusion criminelle. Mais, en avril 1928, la recrudescence des activités d'opposition au fascisme ont entraîné des sanctions plus forte de la part du régime, notamment contre les communistes.

**La lettre de Ruggero Grieco** (février 1928, avant le procès). Grieco fait partie du comité central du parti communiste. Il envoie sa lettre en février 1928 depuis Bâle à Moscou pour qu'elle soit visée par le parti et par les membres du parti russe chargé des affaires étrangères et notamment des relations avec les partis d'Occident. Lettre adressée à Gramsci disant en gros que tout le parti le soutient et fait tout pour le libérer. Elle est qualifiée par Gramsci de "lettre étrange". C'est la seule lettre de ce type que Gramsci reçoit en prison. C'est le juge qui la lui donne en commentant "vos amis semblent avoir envie de vous voir rester longtemps en prison..." Gramsci est persuadé que cette lettre est un coup fourré mené pour le maintenir en prison.

cf. Lettre à Giulia, 30 avril 1928 : Je ne veux pas écrire à l'étranger ; peut-être m'y autoriserait-on, mais je ne le veux pas, par principe. J'ai, par exemple, reçu récemment, une étrange lettre signée Ruggero, qui me demandait une réponse. Peut-être la vie en prison m'a-t-elle rendu plus méfiant que ne l'exigeait la sagesse normale ; mais le fait est que cette lettre, malgré son timbre et le cachet de la poste, m'a exaspéré [*mi ha fatto inalberare*].

Lettre à Tania, 5 déc. 1932 : Tu te souviens qu'en 1928, quand j'étais en prison à Milan, j'ai reçu une lettre d'un « ami » qui était à l'étranger. Tu te souviens que je t'ai parlé de cette lettre très « étrange » et je t'ai rapporté que le juge d'instruction, après me l'avoir remise, ajouta textuellement : « Monsieur le député, vous avez des amis qui désirent certainement que vous restiez longtemps en prison ! ». Toi-même tu m'as rapporté une autre opinion sur cette même lettre, opinion qui allait jusqu'à la qualifier de « criminelle ».

Xe congrès de l'Internationale de juillet 1929 : abandon de la tactique du front unique et identification de tout ce qui n'est pas purement stalinien au social-fascisme. C'est le "tournant". La commission italienne est ensuite réunie où toute la politique suivie par le PCI depuis l'assassinat de Matteotti est condamnée (= toute l'action de Gramsci). Le congrès de Lyon est renié en bloc. La nouvelle stratégie imposée est l'insurrection immédiate dans un contexte de nouvelles vagues révolutionnaires. Togliatti et Grieco plient. En 1930 Gramsci s'y oppose et propose comme mot d'ordre à ses camarades en prison la "Constituante" (reconstitution du front unique, avec l'idée qu'il va falloir envisager une période transitoire démocratique dans un régime démocratique parlementaire une fois que le régime sera tombé, avant de pouvoir prendre le pouvoir, et nécessité de créer une Constituante réunissant toutes les forces anti-fascistes). Les camarades communistes disent alors que Gramsci est de fait hors du parti. En novembre 1930, i.e. au moment même du conflit entre G et ses camarades communistes en prison : première apparition dans les Q du concept de "guerre de position" comme interprétation du processus révolutionnaire, qui s'oppose à l'idée de guerre de mouvement : il affirme l'impossibilité d'envisager la révolution comme insurrection généralisée et passage immédiat à la dictature du prolétariat. En avril 1931, le 4ème congrès du PCI défend officiellement le "tournant" et condamne toute perspective envisageant une phase intermédiaire entre le début de la révolution et la dictature

du prolétariat. Au même moment, Togliatti fait de Gramsci la figure du grand chef du prolétariat italien et international, d'un martyr du communisme.

Entre 1929 et 1935, Gramsci rédige ses 33 cahiers de prison (à Turi, jusqu'en novembre 1933, puis dans la clinique Cusumano de Formia. Affaibli par la maladie, il cesse d'écrire en août 1935, date à laquelle il se rend dans la clinique Quisisana à Rome. Il est en liberté conditionnelle depuis le 25 octobre 1934. Il est libéré en avril 1937 et meurt le 27 avril 1937 quelques jours après sa libération.

## **Séance 2 : Une approche historique et philologique : écrire en prison**

23 octobre 2012, à l'ENS de Lyon, Site Descartes, en salle R253

Séminaire animé par [Romain Descendre](#) et [Jean-Claude Zancarini](#).

## **Séance 3 : « La construction du concept d'hégémonie »**

6 novembre 2012, à l'ENS de Lyon, Site Descartes, en salle R253

*Notes prises par Adeline, Amélie, Martin, relues par JC et Romain*

Point de départ : idée d'hégémonie du prolétariat dans la révolution démocratique formulée par Lénine en 1905 dans le texte *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique* : le prolétariat doit diriger la révolution démocratique en s'alliant à la masse des paysans ; ce doit être l'objectif de la social-démocratie russe qui ne doit pas se contenter de soutenir la bourgeoisie libérale sous prétexte qu'il s'agit d'une révolution démocratique (contre l'autocratie tzariste). Gramsci écrit à plusieurs reprises dans les *Cahiers* (Q7, 33 ; Q10, I, 12 ; Q10, II, 12) qu'il part du concept forgé par Lénine. Le terme *egemonia del proletariato* apparaît sous la plume de Gramsci à partir de mars 1924, dans l'*Ordine nuovo*, article "Capo" du 1er mars consacré à Lénine [*La dittatura del proletariato è espansiva, non repressiva. Un continuo movimento si verifica dal basso in alto, un continuo ricambio attraverso tutte le capillarità sociali, una continua circolazione di uomini/La dictature du prolétariat est expansive et non répressive. On assiste à un mouvement continu de bas en haut, un changement perpétuel à travers toutes les capillarités sociales, une circulation continue des hommes*].

D'emblée, G. définit la dictature du prolétariat comme expansive et non répressive (elle se répand du bas vers le haut ; elle ne se contente pas de la coercition) Cette lecture peut s'appuyer sur certaines formulations de Lénine qui opérait déjà une distinction entre fonction dirigeante (hégémonie, consensus) et fonction dominante (idée de la force) de la classe ouvrière. Hypothèse de "l'expansivité" de la dictature du prolétariat (et non de son caractère répressif). L'hégémonie va de pair avec l'idée que des alliances sont nécessaires si le prolétariat veut l'emporter.

Gramsci va essayer de **développer le concept dans un sens nouveau et de le "traduire" en italien** (et dans la réalité italienne). Cette idée de la nécessité de "traduire" part d'une remarque de Lénine qui disait, à propos des thèses politiques sur l'organisation des partis communistes du IIIe congrès de l'Internationale communiste qu'on n'avait pas su traduire les analyses provenant de la révolution d'octobre et de la réalité soviétique dans les langues

européennes (cf. Q7, 2 : "*§ Traducibilità dei linguaggi scientifici e filosofici*. Nel 1921 : quistioni di organizzazione. Vilici disse e scrisse : « non abbiamo saputo "tradurre" nelle lingue "europee" la nostra lingua »." "*§ Traducibilità des langages scientifiques et philosophiques*. En 1921 : questions d'organisation. Illitch dit et écrivit : "nous n'avons pas su "traduire" notre langue dans les langues européennes"). Lénine avait dit exactement : même si les étrangers lisent notre résolution du IIIe Congrès de 1921 sur l'organisation des partis communistes, "aucun d'entre eux ne la comprendra, précisément parce qu'elle trop russe. Non pas parce qu'elle est écrite en russe – elle est parfaitement traduite dans toutes les langues – mais parce qu'elle est entièrement imbibée d'esprit russe". Cette remarque, formulée par Lénine lors du IVe Congrès de l'Internationale de 1922 auquel Gramsci participait en tant que représentant du PCd'I, a marqué la réflexion de Gramsci. Il s'appuie également sur un texte de Marx dans la Sainte Famille : la philosophie allemande a traduit la tradition politique des jacobins français . Cette question de la traduction (et de la "traducibilité") politique est décisive [cf. Q1, 44 > Q19, 24 et Q8, 208>Q11, 49].

Cette démarche est très claire dans la **Lettre envoyée au comité central du Parti communiste soviétique en oct. 1926.**

**"Les problèmes qui sont aujourd'hui les vôtres peuvent demain être les nôtres. Dans notre pays aussi, la masse des paysans forme la majorité de la population laborieuse. En outre, tous les problèmes liés à l'hégémonie du prolétariat se poseront à nous sous une forme manifestement plus complexe et aiguë qu'en Russie même, parce que la densité de la population rurale est infiniment supérieure, parce que nos paysans ont une très riche tradition d'organisation et sont toujours parvenus à peser fortement, de tout leur poids spécifique de masse, sur la vie politique nationale, parce que chez nous les appareils et les organisations de l'Église ont derrière eux une tradition deux fois millénaire et se sont spécialisés dans la propagande et l'encadrement des paysans à un degré jamais atteint dans les autres pays. S'il est vrai que l'industrie est plus développée chez nous et que le prolétariat a une large base matérielle, il est non moins vrai que cette industrie ne dispose pas de matières premières dans le pays et se trouve donc plus exposée aux crises ; le prolétariat ne pourra donc exercer sa fonction dirigeante que s'il est animé d'un esprit de sacrifice et totalement libéré de toutes les survivances du corporatisme réformiste ou syndicaliste.[...] le prolétariat ne peut devenir une classe dominante s'il ne parvient pas, par le sacrifice de ses intérêts corporatifs, à surmonter cette contradiction ; il ne peut maintenir son hégémonie et sa dictature, même une fois constitué en classe dominante, s'il ne sacrifie pas ses intérêts immédiats aux intérêts généraux et permanents de la classe. "**

(G. y prend position contre la façon violente dont le parti russe entend régler ses contradictions : "vous êtes en train de détruire votre propre oeuvre".) Gramsci y parle de la question paysanne : question centrale ; le rôle des paysans en Italie ne peut être analysé en appliquant simplement les thèses développées en union soviétique : densité de la population paysanne supérieure, tradition de lutte des paysans, etc. Le thème de l'alliance est également développé : il implique de faire des compromis avec ces alliés (idée de révolution expansive et non répressive).  
deux points en Italie :  
▶ paysans du centre et du nord : organisés dans des ligues catholiques essentiellement.  
▶ paysans du sud, qui ont mené d'importants mouvements : insurrections qui ont fait suite à l'Unité et à la première guerre mondiale (cf. brigandage, fasci siciliens, mouvements d'occupation des terres).

Le prolétariat ne peut devenir une classe dirigeante que s'il parvient à surmonter cette contradiction : sacrifier ses intérêts immédiats aux intérêts généraux de la classe.

*Alcuni temi della quistione meridionale* oct.-nov. 1926

"Les communistes turinois s'étaient posé concrètement la question de l'« hégémonie du prolétariat », celle de la base sociale de la dictature du prolétariat et de l'État ouvrier. Le prolétariat peut devenir la classe dirigeante et dominante dans la mesure où il parviendra à créer un système d'alliances de classes qui lui permettra de mobiliser contre le capitalisme et contre l'État bourgeois la majorité de la population laborieuse, **ce qui, dans le cas de l'Italie, compte tenu des rapports réels qui existent entre les classes, revient à dire dans la mesure où elle réussira à obtenir l'assentiment des larges masses paysannes.** Mais en Italie, la question paysanne est historiquement déterminée, ce n'est pas la « question paysanne et agraire en général » ; en Italie, la tradition italienne déterminée et le développement déterminé de l'histoire italienne ont fait que la question paysanne a pris deux aspects typiques et particuliers : **la question méridionale et le problème du Vatican.** Le premier problème à résoudre, pour les communistes turinois, consistait à **modifier la ligne politique et l'idéologie générale du prolétariat lui-même** [...] Il va sans dire que, pour que cette ligne ait une efficacité politique, il fallait qu'elle soit adoptée par le prolétariat. Aucune action de masse n'est possible si la masse elle-même n'est pas convaincue des objectifs à atteindre et des méthodes à appliquer ; **le prolétariat, pour être capable de gouverner en tant que classe, doit se dépouiller de tout résidu corporatif, de tout préjugé et de toute scorie syndicaliste. [...] il faut qu'ils pensent en ouvriers, en membres d'une classe qui tend à prendre la direction des paysans et des intellectuels, d'une classe qui ne peut vaincre et ne peut construire le socialisme que si elle est aidée et suivie par la grande majorité de ces deux couches sociales.** Si l'on n'obtient pas cela, le prolétariat ne deviendra pas la classe dirigeante et ces couches sociales qui, en Italie, représentent la majorité de la population, en restant sous la coupe de la bourgeoisie, donneront à l'État la possibilité de résister à l'élan prolétarien et de le briser."

Il se pose concrètement la question de l'hégémonie du prolétariat. Le prolétariat peut devenir la classe dirigeante et dominante s'il parvient à établir une alliance de classes afin de mobiliser la majorité de la population laborieuse contre le capitalisme et l'État bourgeois. La question paysanne ne peut être considérée indépendante des conditions historiques réelles ; elle est "historiquement déterminée" et se dit sur deux plans : la question méridionale et la question vaticane, i.e. le rôle de l'Église dans l'organisation des paysans du Centre et du Nord (*quistione meridionale e quistione vaticana*). Mais une telle politique ne va pas de soi parce qu'elle doit combattre les données de départ, i.e. la ligne politique première du prolétariat + remettre en question l'alliance de tout le nord (prolétariat) contre tout le sud (masses paysannes). Et détruire l'idéologie véhiculée à propos du Sud : le sud serait le boulet qui retient l'Italie sur le chemin du progrès etc.

Pour que cette nouvelle ligne ait une efficacité politique, elle doit être adoptée par le prolétariat. Cela implique que le prolétariat se dépouille "de tout résidu corporatif, de tout préjugé, de toute scorie syndicaliste." Il faut vaincre certains égoïsmes qui peuvent subsister au sein de la classe ouvrière. Il faut dépasser le stade du syndicalisme corporatif pour atteindre le stade de la politique. Ce stade implique de comprendre que la classe ouvrière ne peut devenir dominante, que si elle est suivie par les deux autres couches (strati) sociales (paysans et intellectuels).

Dans la suite du texte, G. s'attache à définir la société méridionale : un grand bloc agraire composé de trois couches sociales :

- ▶ la grande masse paysanne désorganisée ; problème : effervescence perpétuelle mais pas d'expression centralisée de leurs aspirations et leurs besoins
- ▶ les intellectuels de la petite et moyenne bourgeoisie rurale (petit et moyen propriétaire de terre qui n'est pas paysan mais qui, à partir du peu de terre qu'il a, veut tirer de quoi vivre et assurer l'ascension sociale de sa famille)
- ▶ les grands intellectuels. Gramsci définit ici leur rôle : ils sont sur le plan idéologique ceux qui "centralisent et dominent en dernière analyse tout cet ensemble de manifestations".

Dans les autres pays où le capitalisme s'est développé la couche des intellectuels a été profondément modifiée. L'industrie fait se développer un nouveau type d'intellectuel : "le technicien de l'organisation, le spécialiste de la science appliquée". Or en Italie où prédomine encore l'agriculture, c'est l'ancien type d'intellectuel qui domine. L'intellectuel méridional vient en majorité (*prevalentemente*) d'une classe qui joue encore un rôle important dans le Mezzogiorno : le petit et moyen propriétaire de terre qui n'est pas paysan : petite bourgeoisie rurale. Cette partie-là des intellectuels du sud ont une aversion pour le paysan travailleur, considéré comme une machine de travail qui doit être épuisée jusqu'à l'os, et qui est facilement remplaçable. Autre sentiment qui vient de cette appartenance de classe : peur des violences destructrices, du brigandage, etc.

Analyse du clergé : analyse contrastive entre le catholicisme et le clergé du nord d'une part et du sud d'autre part.  
*"Dans le Nord, le prêtre est très souvent un fils d'artisan ou de paysan, il a des sentiments démocratiques, il est davantage lié à la masse des paysans, il est moralement plus correct que le prêtre du Midi, qui souvent vit, presque ouvertement, en ménage avec une femme ; c'est pourquoi il exerce une fonction spirituelle socialement plus complète".*  
L'attitude du paysan vis-à-vis du clergé est résumée ainsi par le dicton populaire :  
*« Le prêtre est prêtre devant l'autel, ailleurs il est homme comme tous les autres. »*

G. analyse la position du paysan méridional vis-à-vis de ces intellectuels : c'est là que réside cette faiblesse de l'organisation paysanne (à l'exception de la Sardaigne et de la Sicile) : absence d'organisation paysanne susceptible de promouvoir des cadres paysans d'origine paysanne.

La guerre a semblé introduire un élément nouveau avec le groupe des anciens combattants (où faisaient bloc les paysans-soldats et les intellectuels-officiers) . Mais cela ne dure pas en raison de la prise du pouvoir par les fascistes. La seule région où le mouvement des anciens combattants a pris une structure plus précise, c'est la Sardaigne où la classe des propriétaires terriens est restreinte, et ne joue pas le rôle intellectuel qu'elle joue dans le Mezzogiorno continental. G. évoque également la situation de la Sicile qui a une tradition spécifique. Il existe un socialisme de masse sicilien qui s'est développé dans les années 1890. G. insiste sur l'idée qu'il faut récuser toutes les formes de l'égoïsme de classe, tous les restes du syndicalisme corporatiste.

### **Les Cahiers : Q1,43 ; Q1, 44 ; Q19, 24**

G. annonce son premier programme de travail en février 1929. Il commence à écrire les premières notes à partir de juin 1929. Entre-temps il a surtout beaucoup traduit. Il y a une 40aine de notes relativement courtes sur la totalité de cette année 1929.

**Q1,43 ; Q1, 44** : ces textes datent de janvier-février 1930.

Le programme de travail commence à être mis en oeuvre dans le cahier 1 à partir des notes intitulées *Revue types*, dont fait partie la note 43. Recensement des revues existantes pour faire le point sur le rôle joué par les revues dans l'organisation de la culture en Italie, avec des réflexions sur ce qu'il resterait à faire. C'est dans le cadre de cette note que commence le travail historique de reprise des questions posées par l'essai *Alcuni temi della questione meridionale*. L'impression à la lecture est qu'il n'a pas le texte sous ses yeux, mais qu'il l'a suffisamment à l'esprit pour le réécrire et l'approfondir. Il place au coeur de sa réflexion le rôle des intellectuels dans l'alliance du prolétariat avec les paysans : idée que la classe ouvrière doit diriger à la fois les paysans et les intellectuels, retour sur l'expérience fondatrice de *l'Ordine Nuovo*.

Dans le texte sur la question méridionale, on était encore dans une réflexion contemporaine, menée dans une perspective stratégique de type révolutionnaire. Ici, on entre dans un travail beaucoup plus historiographique. G. développe une réflexion sur le rôle des intellectuels qui dépasse la seule perspective de la question révolutionnaire contemporaine. Il déplace cette question sur un terrain historique précis qui est celui du Risorgimento, et il développe en même temps une réflexion théorique générale au cours de laquelle il construit ses outils d'analyse théoriques. Ces outils d'analyse naissent à partir de textes qui traitent de questions politiques contemporaines (thèses de Lyon, essai sur la question méridionale, 1926).

G. évoque le rôle des intellectuels dans le processus du Risorgimento, le rôle des modérés (*moderati*, c'est à dire l'unité italienne faite par Cavour avec Victor Emmanuel II - mais surtout Cavour - ainsi qu'une série de penseurs parmi lesquels notamment Vincenzo Gioberti ; positions libérales, fédéralistes ; on les appelait même les "*neo guelfi*" = alliance avec le Vatican nécessaire) et du parti d'action (*partito d'azione*, avec Mazzini qui militait pour une république unitaire et Garibaldi, l'homme d'action), qui sont les deux grands mouvements qui ont donné lieu au Risorgimento.

G. commence à réfléchir sur le rapport de forces entre les modérés et les révolutionnaires du parti d'action, et il analyse de quelle façon les modérés ont réussi à imposer leur hégémonie dès le début, à savoir avant même l'arrivée au pouvoir au niveau national. Il analyse les raisons pour lesquelles le parti d'action n'a pas réussi à imposer son hégémonie, et a été au contraire dirigé par les modérés.

Dans Q1,43, G. met aussi au point précisément ce que sont les intellectuels : il faut comprendre non seulement les groupes que l'on comprend habituellement sous cette dénomination mais en général l'ensemble des masses sociales qui exercent des fonctions de direction au sens large, ce qui correspond aux officiers subalternes dans l'armée, et une partie des officiers supérieurs (mais pas l'état-major, ceux qui sont directement au pouvoir). On a donc, en lien avec une analyse historique, un début de théorisation des concepts. Cela explique que la théorie d'hégémonie pour Gramsci va avoir une extension plus large que la seule hégémonie du prolétariat.

On voit enfin ici apparaître la première formulation de "l'intellectuel organique" ("organique" = les intellectuels d'une même classe expriment immédiatement la position même du groupe social). [*Per analizzare la funzione politico sociale degli intellettuali occorre ricercare ed esaminare il loro atteggiamento psicologico verso le classi fondamentali che essi mettono a*

*contatto nei diversi campi : hanno un atteggiamento « paternalistico » verso le classi strumentali ? o credono di esserne una espressione organica ? hanno un atteggiamento « servile » verso le classi dirigenti o si credono essi stessi dirigenti, parte integrante delle classi dirigenti ? Nello sviluppo del Risorgimento, il così detto Partito d'Azione aveva un atteggiamento « paternalistico », perciò non è riuscito che in misura molto limitata a mettere le grandi masse popolari a contatto dello Stato. // Pour analyser la fonction politico-sociale des intellectuels, il faut rechercher et examiner leur attitude psychologique envers les classes fondamentales qu'ils mettent en contact dans les divers domaines : ont-ils une attitude "paternalistes" envers les classes instrumentales ? ou bien croient-ils en être une expression organique ? ont-ils une attitude "servile" envers les classes dirigeantes ou bien croient-ils qu'ils sont eux-mêmes des dirigeants, une partie intégrante des classes dirigeantes ? Au cours du développement du Risorgimento, le Parti appelé d'Action avait une attitude paternaliste, et c'est pourquoi il n'a réussi que dans une mesure très limitée à mettre les grandes masses populaires en contact avec l'Etat ?]*

La critique fondamentale que G. fait au Parti d'action est l'absence de lien organique entre les dirigeants et les masses qu'ils sont censés représenter : opposition entre une attitude paternaliste et une attitude organique. C'est la raison de l'échec de ce parti dans sa tentative de mettre les grandes masses populaires en contact avec l'Etat. Ce qui différencie les modérés et le parti d'action, c'est le caractère organique des intellectuels modérés et celui au contraire "inorganique" (Gramsci emploie le mot "paternaliste") des intellectuels liés au parti d'action. D'où l'hégémonie réussie des modérés et l'absence d'hégémonie du parti d'action. Cette analyse est à la base de ce qu'il va théoriser ensuite : le Risorgimento a été une "révolution passive".

Cette idée du caractère paternaliste, inorganique des hommes du parti d'action s'exprime dans l'erreur d'appréciation de Mazzini qui ne s'est pas occupé de la question agraire dans le sud. Il explique que le rôle qu'ils auraient dû jouer s'ils avaient été "organiques" est le suivant : développer véritablement l'idée que les paysans puissent accéder à la propriété privée. Ce qui n'est pas arrivé (illusion des paysans siciliens etc. cf. la nouvelle Libertà de l'écrivain Giovanni Verga qui décrit à la fois l'insurrection des paysans contre les propriétaires fonciers et leur répression par les Garibaldiens)

**Q1, 44 :** c'est le premier § dans lequel apparaît une théorisation de l'hégémonie dans les *Cahiers*. janvier-février 1930. (non traduit en français dans les *Cahiers*, Gallimard 1983, il peut être lu dans la version C de Q19, 24)

Il est intéressant de noter qu'entre la version A et C le titre change. Dans la version A (Q1, 44, le titre était "direction politique de classe avant et après l'arrivée au gouvernement"). C'est un titre théorique, relevant de ce que G appelle lui-même la "science politique". Dans la rédaction C, le titre est le suivant : "le problème de la direction politique dans la formation et dans le développement de la nation et de l'Etat moderne en Italie" La réécriture permet de viser le contenu réel d'une note, qui correspond beaucoup mieux au titre définitif, de nature historiographique, plutôt qu'au titre initial, plus théorique. Ce titre théorique correspondait en fait exactement à la question posée par un seul passage : celui où apparaît la première fois la notion d'hégémonie dans les *Cahiers*.

L'hégémonie peut et doit être construite dès avant l'arrivée au pouvoir et doit continuer à être construite et alimentée une fois qu'un parti est arrivé au gouvernement. Une fois qu'il domine effectivement, qu'il a pris le pouvoir, il doit continuer à diriger. L'hégémonie doit être là

avant, pendant et après. Mais cette affirmation découle directement de sa réflexion sur le rôle des modérés et du parti d'action pendant le Risorgimento.

Le texte dans la version C définitive fait état de modifications, amplifications de certains termes (comme notamment la transformation quasi-systématique du vocable "classe" en vocable "groupe"), mais pas d'une altération véritable du contenu.

Moment théorique important du texte (dans sa version C [Q19,24], datant de 1934 ; les variantes majeures de A [Q1,44], datant de 1930, sont indiquées entre crochets) : *"Le critère méthodologique [historico-politique] sur lequel il nous faut fonder notre examen [recherche] est le suivant : la suprématie d'un groupe social [classe] se manifeste de deux façons : comme <> et comme <> Un groupe social est dominant par rapport aux groupes [classes] adverses, qu'il tend à << liquider >> ou à soumettre en employant même la force armée, et il est dirigeant des groupes [classes] proches et alliés. Un groupe social [classe] peut et même doit être dirigeant dès avant la conquête du pouvoir gouvernemental (c'est là une des conditions principales pour la conquête même du pouvoir) [NB : cette dernière parenthèse est un ajout de C qui accentue encore l'importance de l'hégémonie comme direction préalable des groupes alliés dans la conquête du pouvoir] ; ensuite, quand il exerce le pouvoir, et même s'il le tient fortement en main, il devient dominant mais doit continuer à être aussi "dirigeant"*".

A la suite de quoi G poursuit son analyse historique de "l'action hégémonique, dans le domaine intellectuel, moral et politique", exercée par les modérés sur le parti d'Action. Cette action hégémonique permet que le Risorgimento soit une "révolution sans révolution", c'est-à-dire, comme G le précise dans un second temps, une révolution "sans Terreur" ou encore une "révolution passive". (Fréquents rapprochements avec la révolution française : parti d'action // jacobins ; modérés // girondins ; mais ce rapprochement permet justement de mettre en évidence l'échec du Parti d'action).

Il entre ensuite dans le détail de l'articulation action des intellectuels et hégémonie morale et intellectuelle, et il évoque ici pour la première fois ce que sont *"les intellectuels au sens organique"* (et non pas encore "les intellectuels organiques" contrairement à la traduction française Gallimard) : *"Les modérés étaient des intellectuels déjà condensés naturellement, de par les caractères organiques de leurs rapports avec les groupes sociaux [classes] dont ils étaient l'expression"*

A partir de là, G formule un ultérieur *"critère de recherche historico-politique"* : *"il n'existe pas de classe indépendante d'intellectuels, mais chaque groupe social [classe] a sa propre catégorie [en it. : "ceto"] d'intellectuels"*. A ce stade de la réflexion, il apparaît donc que l'hégémonie est produite par les intellectuels d'un certain groupe social lorsque leur rapport à ce groupe est bien "organique", lorsqu'ils sont "condensés" à ce groupe. Car alors ils exercent un tel *"pouvoir d'attraction qu'ils finissent, en dernière analyse, par se subordonner les intellectuels des autres groupes sociaux [classes]"*. Les intellectuels de la classe historiquement progressiste ont tendance à influencer les autres, si bien que les intellectuels se subordonnent à ce groupe —> solidarité de tous les intellectuels (liens d'ordre psychologique et sociologique, i.e. de "caste")  
On a ici dans le détail une description des éléments principaux d'une hégémonie réussie : le prestige, la puissance d'influence des intellectuels représentant une certaine classe ou un certain groupe social sur tout le reste des intellectuels du pays, c'est-à-dire ceux qui peuvent représenter des intérêts divergents.

#### Séance 4 : « Egeomnia »

20 novembre 2012, 10h-13h, à l'ENS de Lyon, Site Descartes, en salle R253

#### *Notes prises par Adeline, Amélie, Martin et relues par JC et Romain*

Avant de reprendre sur la notion d'hégémonie, une précision sur la signification d'intellectuel organique qu'on avait commencé à discuter lors de la dernière séance. Q1, 44 : l'intellectuel « au sens organique » est celui qui exprime immédiatement sa classe d'appartenance ; il y a alors « concentration organique », et ces intellectuels exercent dans ce cas une « puissante attraction » sur toute la masse des intellectuels, « de façon spontanée ». Nous reprendrons ces questions plus tard, à partir de l'analyse de la note Q4,49 (nov. 1930), *Gli intellettuali*, [>1932, Q12,1]. G. y développe une opposition entre intellectuels « organiques » et intellectuels « traditionnels » (opposition qui n'est pas exactement assimilable à l'opposition intellectuels critiques vs intellectuels non critiques, i.e. intellectuels conscients de leur appartenance de classe vs intellectuels s'illusionnant sur leur identité socialement et politiquement constituée).

Plusieurs points sont à souligner dans le premier approfondissement de la **notion d'hégémonie dans le Q1 (notes de 1930)**

- 1. G. déploie cette notion dans **une perspective comparatiste ; la question ville-campagne.**

**G. part d'une analyse du Risorgimento** (modérés vs parti d'action) au cours de laquelle il fait une comparaison avec le rôle des jacobins dans la révolution française avec la question : pourquoi le parti d'action n'a pas joué le rôle que les jacobins ont joué ? « *On peut faire une comparaison entre les jacobins et le Partito d'Azione. Les jacobins luttèrent infatigablement pour assurer un lien entre ville et campagne et ils y réussirent victorieusement* » (Q1, 44 > Q19, 24 ; cf. pp. 62-63 de l'édition française des cahiers 19 à 29). Gramsci affirme que les jacobins ont réussi avec succès à allier la ville et la campagne. Il prend également un exemple littéraire avec Eugène Sue qui a transformé en littérature la position jacobine : lien intime entre les intellectuels et le peuple. Un peu plus loin dans Q1, 44 (pp. 73-75), G. fait une analyse de la révolution française. Les jacobins ont su gagner les campagnes. Les paysans ont compris que leurs intérêts rejoignent ceux des bourgeois. Cela n'a pas pu marcher dans la situation italienne de 1848, notamment parce que le "spectre" communiste faisait déjà trop peur pour que l'idée jacobine puisse s'imposer.

Autre volet de cette approche comparatiste : **comparaison avec l'histoire italienne plus ancienne, depuis les Communes du Moyen-Age jusqu'à la Renaissance**. La question du rapport ville-campagne apparaît là centrale, et Machiavel est présenté comme celui qui l'avait directement posée :

« *le maître d'art politique le plus classique des groupes dirigeants italiens, Machiavel, avait lui aussi posé le problème, dans les termes et avec les préoccupations de son temps, cela va de soi. Dans les écrits politico-militaires de Machiavel, la nécessité de subordonner de façon organique les masses populaires aux couches dirigeantes, pour créer une milice nationale capable d'éliminer les compagnies de mercenaires, est assez bien perçue* ». Il fait souvent cette articulation entre la ville de Florence et la campagne qui entoure

directement Florence qui est sous domination florentine : rapport fondamental pour Machiavel qui a permis la mise en place de la "milizia", l'armée de Florence composée de paysans sous juridiction florentine, destinée à remplacer les troupes de mercenaires étrangers à la solde de Florence.

Cette forme d'émancipation de la notion d'hégémonie gramscienne par rapport à son substrat léninien d'hégémonie du prolétariat est permise par cette grille d'analyse comparatiste. Ce n'est pas seulement une notion stratégique.

- 2. La notion d'hégémonie est placée dès le début des Cahiers sur le **terrain politique et culturel**.

Plusieurs hypothèses pour l'expliquer, à trouver dans les Cahiers, dans les textes antérieurs, dans son expérience :

- - 2.1 : Il fait directement référence à l'**expérience de l'Ordine Nuovo de 1919/1920**. "Direzione consapevole" (= en conscience de cause, bien informée, avertie) ; ce type de travail est opposé à la spontanéité des masses, des situations révolutionnaires, qui ne sont pas pour autant à "mépriser", mais à prendre en compte (idée d'un "Socrate du prolétariat", pratique constante qui ne serait pas dirigée par le Parti). **Q3, 48** (juin-juillet 1930), rubrique "Passé et présent", "spontanéité et direction consciente" : il se penche sur la question de la spontanéité dans l'histoire des classes subalternes, qui justifie toute l'importance donnée à la question de la direction lors du mouvement turinois. *« Trascurare e peggio disprezzare i movimenti così detti « spontanei », cioè rinunciare a dar loro una direzione consapevole, ad elevarli ad un piano superiore inserendoli nella politica, può avere spesso conseguenze molto serie e gravi. Avviene quasi sempre che a un movimento « spontaneo » delle classi subalterne si accompagna un movimento reazionario della destra della classe dominante, per motivi concomitanti : una crisi economica, per esempio, determina malcontento nelle classi subalterne e movimenti spontanei di massa da una parte, e dall'altra determina complotti dei gruppi reazionari che approfittano dell'indebolimento obiettivo del governo per tentare dei colpi di Stato. Tra le cause efficienti di questi colpi di Stato è da porre la rinuncia dei gruppi responsabili a dare una direzione consapevole ai moti spontanei e a farli diventare quindi un fattore politico positivo. ». Négliger, et, ce qui est pire, mépriser les mouvements dits « spontanés », c'est-à-dire renoncer à leur donner une direction consciente, à les hausser sur un plan supérieur en les insérant dans la politique, peut avoir souvent des conséquences très sérieuses, très graves. Il arrive presque toujours qu'un mouvement « spontané » des classes subalternes soit accompagné d'un mouvement réactionnaire de la droite de la classe dominante, pour des motifs concomitants : une crise économique, par exemple, détermine d'une part un mécontentement des classes subalternes et des mouvements spontanés des masses, et de l'autre elle détermine des complots de la part de groupes réactionnaires qui profitent de l'affaiblissement objectif du gouvernement pour tenter des coups d'État. Parmi les causes efficientes de ces coups d'État il faut placer le refus des groupes responsables de donner une direction consciente aux mouvements spontanés et à faire par là qu'ils deviennent un facteur politique positif.*

Quand il parle de direction ici il fait directement référence à l'expérience de l'*Ordine Nuovo*. Mais malgré tout, il nous dit que cela n'a pas suffi, car le résultat de tout cela a été le fascisme ; Il évoque clairement la responsabilité du parti socialiste dans l'arrivée au pouvoir de Mussolini. : "le renoncement des groupes responsables à donner une direction consciente aux mouvements spontanés...").

Les *Cahiers de prisons* sont la poursuite de cette réflexion sur cet échec de la révolution qui a donné lieu au fascisme. Il faut donc s'interroger sur ce qu'il faut faire à présent dans le cadre d'une dictature fasciste. "Hégémonie" est ici synonyme de "direction" : c'est aussi un travail culturel et non purement politique.

- - **2.2 L'expérience des modérés pendant le Risorgimento.** C'est avant tout sur la base de cette réflexion historiographique que se construit la notion gramscienne d'hégémonie : sur la base d'une "révolution sans révolution", appelée dans un second temps "révolution passive" (emprunt du concept de Cuoco). C'est-à-dire une révolution bourgeoise mais non jacobine, un mouvement de transformation menée par la classe dominante. Q1-46 (>19-27), texte de février 1930 ("les modérés et les intellectuels"). C'est là qu'il commence à parler d'éducation et de pédagogie comme mode, pratique concrète de construction de l'hégémonie. Il identifie dans le Risorgimento la réussite d'une hégémonie essentiellement assurée par les intellectuels - les modérés. Peut nous amener à poser l'hypothèse suivante : est-ce que la place si importante de l'éducation, de la culture dans la théorie gramscienne de l'hégémonie, vient en grande partie de ce qu'il a développé cette réflexion sur la base d'une réflexion sur le Risorgimento ? Quel est le rôle du Risorgimento dans la place qu'il accorde à la culture dans la construction de l'hégémonie ? Importance comme instrument d'hégémonie des structures culturelles et pédagogiques. Ici hégémonie = le processus à mettre en oeuvre et non le résultat. G. définit ce principe comme une conception générale de la vie ou philosophie (pour lui Gioberti avait réussi d'une certaine manière, même si c'est discutable) ; et d'autre part comme programme pédagogique, avec tout ce qui sera développé sur le fonctionnement de l'université, la réforme Gentile, les programmes scolaires avant le fascisme puis sous le fascisme. [Q1-46 (>19-27) : "*L'egemonia di un centro direttivo sugli intellettuali si afferma attraverso due linee principali : 1) una concezione generale della vita, una filosofia (Gioberti), che offra agli aderenti una « dignità » intellettuale che dia un principio di distinzione e un elemento di lotta contro le vecchie ideologie dominanti coercitivamente ; 2) Un programma scolastico, un principio educativo e pedagogico originale che interessi e dia un'attività propria, nel loro campo tecnico, a quella frazione degli intellettuali che è la più omogenea e la più numerosa (gli insegnanti, dal maestro elementare ai professori di Università)*"].
- Les modérés de ce point de vue sont sinon un modèle du moins une source d'inspiration. Bien des notes précisent que ce qui définit le Risorgimento, c'est de n'avoir pas su intégrer les revendications et besoins des masses populaires ; mais ce n'est pas la faute des modérés, ça n'était pas leur rôle, leur objectif ni

leur intérêt, mais c'est la responsabilité des mazziniens, du parti d'action, si ça n'a pas été fait.

- 3. **Le mot hégémonie chez Gramsci a un sens bien plus large que celui de son application politique et historiographique.**

Ce n'est pas un concept politique unique, rigoureux et clairement défini qui définirait toujours la fonction de direction exercée par une classe sur une autre. Non seulement elle est applicable à des moments historiques divers, mais, de plus, le terme est utilisé dans bien d'autres contextes, propres à des questions de géographie politique (rapports de force politico-diplomatiques et intellectuels au niveau international)

L'idée de l'hégémonie d'un pays ou d'une région sur un / une autre est un thème qui revient souvent.

Dès Q1-44 en janvier 1930, il parle d'un homme d'Etat important de la période venant après l'unité, Francesco Crispi (deux fois président du conseil dans les années 1880-90) : G dit alors : Crispi se lie à la monarchie dont il sent qu'elle sera unitaire du fait des intérêts dynastiques, et il embrasse le principe de l'hégémonie piémontaise avec une énergie et une fougue que les politiques piémontais eux-mêmes n'avaient pas : direction prise par le Piémont dans le processus unitaire.

Autre exemple : sur la période des révolutions du XIXème siècle en Europe. Il prend l'exemple de la force qu'ont pu avoir les principes jacobins ailleurs en Europe en vertu de "l'hégémonie exercée par la France pendant si longtemps" (cf. éd. fr. p. 78). Il parle également de l'hégémonie parisienne acceptée par les provinces françaises ou encore en Italie de l'hégémonie du nord sur le sud qui n'a néanmoins pas été normale ni bénéfique car elle n'a pas été une direction vers un meilleur développement du sud. Dans ce cas, l'hégémonie s'est présentée comme permanente. Le nord a naturalisé, voire théorisé, son hégémonie sur le sud y compris avec de pseudo-sciences positivistes.

Il y a donc chez Gramsci un usage assez général de la catégorie d'hégémonie, plus large que sa source léniniste, qui est généralement utilisée dans des contextes plus historiographiques que politiques (mais pas seulement). Il incorpore dans l'idée même d'hégémonie des dimensions culturelles, intellectuelles bien plus larges. Cet usage d'hégémonie est bien souvent passé sous silence dans la critique (ex. : son absence dans l'index de l'éd. de Gerratana). Or il faut réfléchir à la notion dans toute son extension et englober ce qui n'est pas exclusivement d'origine marxiste léniniste.

On a donc une matrice qui n'est plus exclusivement marxiste, ni même politique : **une matrice linguistique**, très présente et très importante (et sur laquelle, cf. Lo Piparo, *Lingua intellettuale egemonia in Gramsci*, Laterza, 1979). On en a la trace très tôt dès les notes de février 1930. Q 1-73 (>Q 23-40), la première note proprement linguistique des cahiers, qui pose la question de la langue dans l'unité italienne, et retrace dans ses grandes lignes l'histoire du toscan. On est dans un cadre là aussi typiquement italien qui traverse toute l'histoire de l'Italie avant même l'unification (cf. Dante, *De vulgari eloquentia* dès le XIVe, puis "la question de la langue" au XVIe siècle, : quelle va être la langue vulgaire commune aux lettrés d'Italie ?). G. fait référence en particulier à une polémique qui a opposé Ascoli (grand linguiste du XIXème, fondateur de la méthode historico-comparative) à Manzoni. . Cette notion a été nourrie par la tradition d'études linguistiques et philologiques qui constitue le

point fort de la formation de Gramsci lui-même, qui était élève de Bartoli à Turin, un des plus grands linguistes de l'époque ("néo-linguiste" opposé aux "néo-grammairiens"). Et à partir de cette tradition d'études philologiques, Gramsci a théorisé l'idée que la langue ne peut pas faire l'objet d'une imposition politique quelle qu'elle soit (réforme par le haut impossible etc.) ; tout cela est lié à des processus, à des formes d'hégémonies dans le domaine économique, culturel, littéraire, qui se diffuse à travers les appareils d'hégémonie (journaux, et médias en général). Ainsi la question de l'hégémonie ne vient pas purement de la tradition léniniste. La question de la traduction est liée aux processus d'histoire langagière, d'imposition de la langue, de diffusion de la langue, etc. (filologia romanza)

**Q4-38>13,**

**17-18**

**Rapports entre structure et superstructure ; question des rapports de force.**

Il y a chez Gramsci dans ces notes une critique de l'économisme : G. part de Lénine et de sa polémique contre l'économisme (et le "trade-unionisme") dans *Que faire ? (1902)* : l'économisme est défini dans *Que faire ?* comme étant « la conception étroite du rôle de la social-démocratie et de ses tâches politiques ». « La lutte économique est une lutte professionnelle », et celle que Lénine mène pour la formation d'un parti organisé s'affirme contre les tendances (opportuniste et « révolutionniste ») du parti social-démocrate (spontanéité des masses et terrorisme excitatif). On se rappellera cependant que G. indique qu'il ne faut pas négliger ou pire mépriser les mouvements de masse spontanés [*Trascurare e peggio disprezzare i movimenti così detti « spontanei »...*], cf. supra, Q3, 48. L'idée est la suivante : la lutte économique, la structure à elle-seule et les contradictions à l'intérieur de la structure ne suffisent pas à la modification de la société.

De plus, G. revient à plusieurs reprises sur ce point : "l'éducateur doit être lui-même éduqué". C'est une des thèses de Marx sur Feuerbach [que G. a traduites] : "la doctrine matérialiste de la modification des circonstances et de l'éducation, oublie que ce sont précisément les hommes qui transforment les circonstances et que l'éducateur a lui-même besoin d'être éduqué".

Autre point : question que Gramsci se pose quelques mois auparavant dans la note Q3-90 (reprise dans le cahier 25, "aux marges de l'Histoire, histoire des groupes sociaux subalternes", note Q25, 5) d'août 1930 consacrée à l'histoire des classes subalternes. Il se pose la question suivante : comment est-ce qu'une classe qui est subalterne donc qui a peu d'intellectuels organiques et qui ne peut "s'unifier dans l'Etat" peut devenir une classe hégémonique, aspirant à la direction ? G. pense qu'on peut de donner les moyens de comprendre à partir de l'analyse de la bourgeoisie, de la façon dont la bourgeoisie, de classe subalterne, est devenue hégémonique – classe dirigeante puis dominante... = on pourrait se le fixer comme « canone di ricerca storica » [*Un canone di ricerca storica si potrebbe costruire studiando la storia della borghesia in questo modo [...] : la borghesia ha preso il potere lottando contro determinate forze sociali aiutata da determinate altre forze ; per unificarsi nello Stato doveva eliminare le une e avere il consenso attivo o passivo delle altre.*] La bourgeoisie française a pris le pouvoir en luttant contre des forces sociales déterminées, en étant aidée par d'autres : elle devait avoir leur consensus actif ou passif. Sans cette adhésion elle n'aurait pas pu s'unifier dans l'Etat [*unificarsi nello Stato*]. Mais la bourgeoisie italienne n'a pas su unifier le peuple, c'est une des causes de l'interruption de ce développement, qui a empêché une révolution rapide et vigoureuse comme la révolution française... Au fond, ce **qu'il faut mener, c'est une analyse phase par phase de la dynamique de la constitution**

**de classe,** qu'il faudra suivre pour le prolétariat. Dans une partie de Q4, 38 [> Q 13, 17] on trouve l'analyse de cette dynamique de la constitution en classe consciente de ses fonctions et devoirs de classe, capable de devenir hégémonique avant même de "s'unifier dans l'Etat" ; la dynamique de la constitution de classe découle de l'analyse des différentes phases des rapports de force.

L'essentiel du phénomène hégémonique réside dans la superstructure. C'est comme ça que G. interprète la phrase de Marx selon lequel les hommes prennent conscience des conflits principaux (entre formes de production et structures sociales) dans le domaine de l'idéologie. La politique se déroule dans le domaine de la superstructure et c'est là que l'hégémonie peut prendre place.

**Premier moment : "Un rapporto di forze sociali strettamente legato alla struttura, obbiettivo, indipendente dalla volontà degli uomini/ un rapport de forces sociales étroitement lié à la structure, objectif indépendant de la volonté des hommes"**

Ce premier moment permet de savoir ce que sont les possibilités objectives de transformation, il permet de savoir si dans la société existent les conditions nécessaires et suffisantes pour sa transformation [*permette di studiare se nella società esistono le condizioni necessarie e sufficienti per una sua trasformazione*]

**Deuxième moment : moment du rapport des forces politiques.** Il va alors distinguer trois différents moments (ou degrés ou phases) correspondant aux divers degrés de la conscience collective :

- - ***Il primo e più elementare è quello economico corporativo*** : le premier et le plus élémentaire de ces mouvements est un moment "économique et corporatif" (ou "économico-corporatif")
  - ***Un secondo momento è quello in cui si raggiunge la coscienza della solidarietà di interessi fra tutti i membri del gruppo sociale, ma ancora nel campo meramente economico*** : le deuxième moment est celui où on atteint la conscience de la solidarité d'intérêt parmi tous les membres du groupe social, mais encore dans le domaine purement économique. La question de l'Etat se pose alors mais il s'agit uniquement d'atteindre une égalité politico-juridique avec les autres groupes : obtenir le droit de participer aux décisions politiques et administratives au sein du cadre existant.
  - ***Un terzo momento è quello in cui si raggiunge la coscienza che i propri interessi corporativi, nel loro sviluppo attuale e avvenire, superano la cerchia corporativa, di gruppo meramente economico, e possono e debbono divenire gli interessi di altri gruppi subordinati*** . Questa è la fase più schiettamente politica, che segna il netto passaggio dalla struttura alla sfera delle superstrutture complesse, che segna il netto passaggio dalla struttura alla sfera delle superstrutture complesse. Ce troisième moment est celui où on atteint la conscience que ses propres intérêts corporatistes, dans leur développement actuel et à venir, dépassent le cercle corporatif, de groupe purement économique et qu'ils peuvent et doivent devenir les intérêts d'autres groupes subordonnés. **C'est la phase la plus purement/proprement politique [è la fase più schiettamente politica ]** qui marque le net passage de la sphère de la structure à celle des superstructures complexes.

Jusque là on était encore dans du politico-économique (phases économique-corporatives). Dans cette phase, on n'a pas seulement la compréhension d'un intérêt de groupe pour le groupe social, mais aussi pour d'autres groupes subordonnés. Or si on atteint cette conscience de l'intérêt des autres groupes subordonnés, on atteint alors l'hégémonie avant même la prise de pouvoir d'Etat.

On est là au coeur de l'idée déjà évoquée de la nécessité des compromis avec les groupes subordonnés / alliés, de la nécessité de mettre fin à l'égoïsme de classe. L'idée d'obliger et de forcer (par la coercition) les groupes alliés à agir dans le sens de l'intérêt d'un seul groupe, est illusoire. Il est nécessaire qu'un réel enthousiasme existe. "Le recours aux armes et à la coercition est une pure hypothèse méthodique". On a besoin de la bonne volonté et de l'enthousiasme de l'ensemble des alliés.

=> Lutte contre l'égoïsme de classe, nécessité des compromis et refus de la coercition.

cf. **Q 9, 40 (> 13, 23)** : cit. Q13, 23 : "*Se l'unione di due forze è necessaria per vincere una terza, il ricorso alle armi e alla coercizione (dato che se ne abbia la disponibilità) è una pura ipotesi metodica e l'unica possibilità concreta è il compromesso, poiché la forza può essere impiegata contro i nemici, non contro una parte di se stessi che si vuole rapidamente assimilare e di cui occorre la « buona volontà » e l'entusiasmo.*" [Si l'union de deux forces est nécessaire pour en vaincre une troisième, le recours aux armes et à la coercition (pour autant qu'on en ait la possibilité) est une pure hypothèse de méthode et l'unique concrète est le compromis, dans la mesure où la force peut être employée contre les ennemis, non contre une partie de soi-même que l'on veut rapidement assimiler et dont la "bonne volonté" et l'enthousiasme sont nécessaires.]

**Il terzo momento è quello del rapporto delle forze militari** [le troisième moment est celui des rapports des forces militaires] où l'on peut distinguer le militaire proprement dit et le politico-militaire.

**Quelques conclusions historiques : le lien « teoria dell'egemonia », « teoria dello Stato », « storia degli intellettuali »**

**Sur les intellectuels, Q4, 49**, novembre 1930, qui fait un lien explicite avec Q4, 38 :

G. y pose les questions suivantes : Les intellectuels : sont-ils un groupe social autonome ? Ou alors chaque groupe social a-t-il sa propre catégorie d'intellectuels ? Le problème est complexe évidemment. Problème des intellectuels italiens dans l'histoire (notamment ecclésiastiques) : il n'étaient pas national-populaires mais cosmopolites, ils avaient une vision universelle

► l'empire d'un côté, la papauté de l'autre...

Deuxième grande question : les limites de l'acceptation du terme d'intellectuel. Les intellectuels sont tous ceux qui jouent un rôle d'organisation et de lien (*funzione « organizzativa » o connettiva*) dans la société ; c'est donc une très large acceptation.

Une fois établies ces distinctions, G. met en évidence que **les intellectuels ont pour fonction d'organiser l'hégémonie** :

Q4, 49 : *"Fatte queste distinzioni si può concludere per ora : il rapporto tra gli intellettuali e la produzione non è immediato, come avviene per i gruppi sociali fondamentali, ma è mediato ed è mediato da due tipi di organizzazione sociale : a) dalla società civile, cioè dall'insieme di organizzazioni private della società, b) dallo Stato. Gli intellettuali hanno una funzione nell'« egemonia » che il gruppo dominante esercita in tutta la società e nel « dominio » su di essa che si incarna nello Stato e questa funzione è precisamente « organizzativa » o connettiva : gli intellettuali hanno la funzione di organizzare l'egemonia sociale di un gruppo e il suo dominio statale, cioè il consenso dato dal prestigio della funzione nel mondo produttivo e l'apparato di coercizione per quei gruppi che non « consentono » né attivamente né passivamente o per quei momenti di crisi di comando e di direzione in cui il consenso spontaneo subisce una crisi. Da quest'analisi risulta un'estensione molto grande del concetto di intellettuali, ma solo così mi pare sia possibile giungere ad una approssimazione concreta della realtà"*

[Une fois faites ces distinctions on peut conclure pour le moment : le rapport entre les intellectuels et la production n'est pas immédiat, comme il en va pour les groupes sociaux fondamentaux, mais il est médié et il est médié par deux types d'organisation sociale : a) par la société civile, c'est-à-dire par l'ensemble des organisations privées de la société, b) par l'Etat. Les intellectuels ont une fonction dans l'hégémonie que le groupe dominant exerce dans toute la société et dans la "domination" sur cette dernière qui s'incarne dans l'Etat, et cette fonction est précisément "organisatrice" ou connective [=consiste à organiser et à relier] ; les intellectuels ont pour fonction d'organiser l'hégémonie sociale d'un groupe et sa domination étatique, c'est-à-dire le consentement donné par le prestige de la fonction dans le monde productif et l'appareil de coercition pour les groupes qui ne "consentent" ni activement ni passivement ou pour les moments de crise de commandement et de direction dans lesquels le consentement spontané subit une crise. De cette analyse découle une extension très large du concept d'intellectuels, mais ce n'est qu'ainsi, me semble-t-il, qu'il est possible d'atteindre une approximation concrète de la réalité"]

**Sur l'Etat et l'hégémonie** [rappel : les citations sont tirées ici de 13, 17 et 18 mais elles sont formulées sans changement majeur en Q4, 38, i.e. en octobre 1930 et il est clair qu'elles s'opposent au "tournant à l'intérieur du PCUS] :

**Q13, 17.** *« Lo Stato è concepito sì come organismo proprio di un gruppo, destinato a creare le condizioni favorevoli alla massima espansione del gruppo stesso, ma questo sviluppo e questa espansione sono concepiti e presentati come la forza motrice di un'espansione universale, di uno sviluppo di tutte le energie « nazionali », cioè il gruppo dominante viene coordinato concretamente con gli interessi generali dei gruppi subordinati e la vita statale viene concepita come un continuo formarsi e superarsi di equilibri instabili (nell'ambito della legge) tra gli interessi del gruppo fondamentale e quelli dei gruppi subordinati, equilibri nei quali gli interessi del gruppo dominante prevalgono ma fino a un certo punto, non cioè fino al gretto interesse economico-corporativo »*

**L' Q13, 18 :** *Il fatto dell'egemonia presuppone indubbiamente che sia tenuto conto degli interessi e delle tendenze dei gruppi sui quali l'egemonia verrà esercitata, che si formi un certo equilibrio di compromesso, che cioè il gruppo dirigente faccia dei sacrifici di ordine economico corporativo, ma è anche indubbio che tali sacrifici e tale compromesso non possono riguardare l'essenziale, poiché se l'egemonia è etico politica, non può non essere anche economica, non può non avere il suo fondamento nella funzione decisiva che il gruppo dirigente esercita nel nucleo decisivo dell'attività economica.*

Lettre du 3 août 1931 : son centre d'intérêt consiste à fixer certains aspects caractéristiques dans l'histoire des intellectuels italiens et d'approfondir le concept d'Etat [...]. : *"uno degli argomenti che piú mi ha interessato in questi ultimi anni è stato quello di fissare alcuni aspetti caratteristici nella storia degli intellettuali italiani. Questo interesse nacque da una parte dal desiderio di approfondire il concetto di Stato e dall'altra parte di rendermi conto di alcuni aspetti dello sviluppo storico del popolo italiano."*

Giuseppe Vacca écrit que les thématiques de réflexion politique étaient proposées par Sraffa à Tania, pour qu'elle les transmette à G, et il le faisait en accord avec Togliatti. Dans la réponse de Gramsci dans une lettre du 7 septembre 1931 ; il est clair que l'hégémonie, l'histoire des intellectuels et la théorie de l'Etat sont au centre de sa réflexion.

**[tr. fr. de la lettre du 7 septembre 1931] Je voudrais répondre quelque chose à ta lettre du 28 août, où tu fais allusion à mon travail sur les « intellectuels italiens ». On voit que tu as parlé avec Piero, car certaines choses, il n'y a que lui qui peut te les avoir dites [...]**

L'étude que j'ai faite sur les intellectuels est très vaste dans son dessein et je ne crois vraiment pas qu'il existe en Italie de livres sur ce sujet. Il existe bien sûr un important matériel d'érudition, mais dispersé dans une quantité innombrable de revues et d'archives historiques locales. D'ailleurs j'élargis beaucoup la notion d'intellectuel et je ne me limite pas à la notion courante qui ne s'applique qu'aux grands intellectuels. Cette étude amène aussi à préciser quelque peu le concept d'État par quoi on entend d'ordinaire la Société politique (ou dictature, ou appareil coercitif pour adapter les masses populaires au type de production et à l'économie d'une époque donnée) et non l'équilibre entre la Société politique et la Société civile (ou hégémonie qu'un groupe social exerce sur la société nationale dans son entier par le moyen d'organisations prétendument privées, comme l'église, les syndicats, les écoles etc.) ; et c'est justement dans la société civile qu'opèrent en particulier les intellectuels (Benedetto Croce, par ex., est une espèce de pape laïc et il est un instrument très efficace d'hégémonie, même s'il peut lui arriver de se trouver en opposition avec tel ou tel gouvernement etc.).

Cette conception du rôle des intellectuels éclaire, selon moi, la raison ou une des raisons de la chute des Communes médiévales, c'est-à-dire du gouvernement d'une classe économique qui n'a pas su se créer sa propre catégorie d'intellectuels et donc exercer une hégémonie et pas seulement une dictature ; les intellectuels italiens n'avaient pas un caractère populaire-national mais cosmopolite sur le modèle de l'Église et il était indifférent à Léonard de vendre au duc de Valentinois les plans des fortifications de Florence. Les Communes furent donc un état corporatif qui ne réussit pas à dépasser ce stade et à devenir un État intégral comme le proposait en vain Machiavel, qui à travers l'organisation de l'armée voulait organiser l'hégémonie de la ville sur la campagne, ce pourquoi on peut l'appeler le premier jacobin italien (le second a été Carlo Cattaneo, mais il avait trop de chimères en tête). Il s'ensuit que la Renaissance doit être considérée comme un mouvement réactionnaire et répressif par rapport au développement des Communes etc. Je te donne ces indications pour te convaincre que chaque période de l'histoire italienne, depuis l'Empire Romain jusqu'au Risorgimento, doit être considérée de ce point de vue monographique.

## **Séance 5 : « Intellectuels. Guerre de position et guerre de mouvement »**

4 décembre 2012, à l'ENS de Lyon, Site Descartes, en salle R253

*Notes prises par Adeline, Amélie, Martin, relues par Jean-Claude et Romain*

## "Intellectuels"

Le Q12, 1 [mai-juin 1932] découle du Q4, 49 et du Q4, 50 [nov 1930]

La réflexion porte d'abord sur le rapport entre intellectuels "traditionnels" et intellectuels "organiques"

Q 12, 1 commence par une double question : les intellectuels constituent-ils un groupe autonome ou chaque groupe social a-t-il sa propre catégorie spécialisée d'intellectuels ? Problème complexe. On peut considérer qu'il répond par l'affirmative aux deux questions.

Création organique d'une ou plusieurs couches d'intellectuels par chaque groupe social ; d'où l'intellectuel organique.

Le sens du mot organique vient très probablement de la définition biologique du terme : "qui appartient à un organisme vivant, qui fait partie du corps dont il exerce une fonction". G. métaphorise cette définition pour l'appliquer dans la société. A l'intérieur de la classe, ils exercent une fonction. Mais pourquoi "organiquement", et pas "structurellement" par exemple ? Il est difficile de le dire. (Durkheim ? Linguistique française ? Utilisation chez Lénine avec les questions organiques, c'est-à-dire d'organisation du parti ? Usage courant de la métaphore "organiciste" à l'époque où il écrit ? Il y a là une enquête à faire, sur ce terme et son usage, mais plus largement sur l'emploi des métaphores dans l'écriture de G.)

Quand G. pense à la notion d'intellectuel organique, il ne pense pas seulement aux intellectuels du parti (comme on tend souvent à le comprendre). Il pense aussi aux intellectuels qui jouent un rôle dans le développement du capitalisme... (ex : chef d'entreprise) : « Chaque groupe social, naissant sur le terrain originel d'une fonction essentielle dans le monde de la production économique, crée en même temps que lui, organiquement, une ou plusieurs couches d'intellectuels qui lui donnent son homogénéité et la conscience de sa propre fonction, **non seulement dans le domaine économique, mais aussi dans le domaine politique et social** : le chef d'entreprise capitaliste crée avec lui le technicien de l'industrie, le savant de l'économie politique, l'organisateur d'une nouvelle culture, d'un nouveau droit, etc., etc. »

Dans la version Q4-49, il n'y avait pas ce développement sur le rôle politico-culturel du chef d'entreprise capitaliste ; il écrivait uniquement « qui lui donnent son homogénéité et la conscience de sa propre fonction dans le domaine économique » ; au moment de la rédaction de 1932, il ajoute le membre de phrase "*mais aussi dans le domaine politique et social.*" Ce qui tend à montrer qu'au fur et à mesure de la rédaction des cahiers, la dimension politico-culturelle prend de l'ampleur.

Concernant la deuxième question (chaque groupe social a-t-il sa propre catégorie spécialisée d'intellectuels), la réponse est donc "oui". L'entrepreneur capitaliste a un rôle, une fonction, dans le domaine politique et social.

Deuxième point de la réponse : il y a des catégories d'intellectuels qui existaient auparavant, et qui apparaissaient comme les représentants d'une continuité historique. Il donne un exemple : "la plus typique de ces catégories intellectuelles est celle des ecclésiastiques". Ces derniers « monopolisèrent pendant longtemps (tout au long d'une phase historique qui est même caractérisée en partie par ce monopole) certains services importants : l'idéologie religieuse, c'est-à-dire la philosophie et la science de l'époque, avec l'école, l'instruction, la

morale, la justice, la bienfaisance, l'assistance, etc. **La catégorie des ecclésiastiques peut être considérée comme la catégorie intellectuelle organiquement liée à l'aristocratie foncière** ».

Les intellectuels sont donc organiques à une classe (au sens où ils sont créés par "chaque groupe social, naissant sur le terrain originel d'une fonction essentielle", où ils sont "organiquement liés à une classe"), et, en même temps, ils représentent une continuité historique. A ce titre, ils tendent à se penser et à se définir comme un groupe à part, comme un groupe autonome. La continuité historique crée chez ces intellectuels l'idée d'une autonomie propre que G. appelle "utopie sociale". Les intellectuels ressentent cette autonomie par rapport au groupe social dominant, en vertu d'un "esprit de corps", qui génère cette "utopie sociale". Il s'agit là d'une sorte d'illusion utopique des intellectuels, alors que dans la réalité ils sont aussi des intellectuels organiques liés à une classe.

L'exemple de la haute hiérarchie catholique et de Benedetto Croce (développé en Q12, 1) est particulièrement clair : "Il faut noter cependant que si le Pape et la haute hiérarchie de l'Église se croient davantage liés au Christ et aux apôtres qu'ils ne le sont aux sénateurs Agnelli et Benni, il n'en est pas de même pour Gentile et pour Croce, par exemple ; Croce, particulièrement, se sent fortement lié à Aristote et à Platon, mais il ne cache pas, bien au contraire, qu'il est lié aux sénateurs Agnelli et Benni, et c'est précisément là qu'il faut chercher le caractère le plus remarquable [*rilevato*] de la philosophie de Croce."

Croce est donc un intellectuel *traditionnel* qui sait en fait parfaitement qu'il est aussi un intellectuel *organique* (lié aux grands industriels Agnelli=FIAT et Benni=Montecatini).

Autre point : G. met en évidence une "erreur de méthode" à partir de la question "quelles sont les limites "maxima" pour l'acception du terme d'intellectuel ? "L'erreur de méthode la plus répandue me paraît être d'avoir recherché ce critère de distinction dans ce qui est intrinsèque aux activités intellectuelles et non pas dans l'ensemble du système de rapport dans lequel ces activités (et par conséquent les groupes qui les personnifient) viennent se trouver au sein du complexe général des rapports sociaux".

L'erreur de méthode réside donc dans le fait de s'attacher à la *qualité* de l'activité d'intellectuel, et non pas à sa *fonction au sein des rapports sociaux*. Tous les hommes sont des intellectuels mais seuls certains exercent cette fonction. C'est donc sur la fonction qu'il faut s'interroger.

Pour donner une définition de cette fonction, G. nous dit qu'il faut établir une "échelle des fonctions et des superstructures de bas en haut". Il existe alors deux grands "étages" dans les superstructures :

- ▶ l'étage de la société civile qui correspond à la fonction d'hégémonie
- ▶ l'étage de la société politique ou de l'Etat qui correspond à la fonction de domination directe qui s'exprime dans l'Etat ou dans le gouvernement juridique.

Les intellectuels jouent des fonctions d'organisation et de connexion (mise en lien entre un groupe et un autre...). Les intellectuels sont les "commis" du groupe dominant pour l'exercice des fonctions subalternes de l'hégémonie sociale et du gouvernement politique.

- ▶ Ils servent à fabriquer du consensus, de l'accord actif ou passif. Cet accord naît historiquement du prestige qu'a le groupe dominant.
- ▶ ils sont liés à l'appareil de coercition de l'Etat. Il s'agit ici des intellectuels directement liés à l'appareil d'Etat. Quand l'hégémonie est en crise, il faut assurer la discipline des groupes qui refusent cet accord.

Il faut interroger le rapport entre les intellectuels organiques d'un nouveau groupe social et les intellectuels traditionnels qui préexistent. Cela est lié à la fonction d'un parti.

NB : G. ne pense pas seulement à la fonction dans le parti communiste, même si c'est évidemment fondamental à ses yeux.

"Une des caractéristiques les plus pertinentes de tout groupe qui se développe vers la domination est sa lutte pour l'assimilation et la conquête "idéologique" des intellectuels traditionnels, une assimilation et conquête qui est d'autant plus rapide et efficace que le groupe donné élabore simultanément ses propres intellectuels organiques."

Une classe a besoin, pour "s'unifier dans l'Etat", donc pour devenir hégémonique, de générer l'accord spontané, non seulement de ses propres intellectuels organiques, mais aussi d'assimiler les intellectuels traditionnels.

G. développe ici le rôle spécifique que peut jouer le parti pour tous ces groupes émergents (bourgeoisie, bloc agraire pendant le Risorgimento, hégémonisés par le royaume du Piémont, etc.). "Le parti politique, pour tous les groupes, est précisément le mécanisme qui dans la société civile accomplit la même fonction que l'Etat accomplit dans une mesure plus large et plus synthétique, dans la société politique, c'est-à-dire qu'il crée la soudure entre intellectuels organiques d'un groupe donné, celui qui est dominant, et intellectuels traditionnels, et cette fonction que remplit le parti dépend précisément de sa fonction fondamentale, qui consiste à élaborer ses propres membres, éléments d'un groupe social qui est né et s'est développé comme "économique", jusqu'à les faire devenir des intellectuels politiques qualifiés, dirigeants, organisateurs de toutes les activités et fonctions inhérentes au développement organique d'une société intégrale, civile et politique [...]"

L'Etat a pour fonction, dans la société politique, de souder les intellectuels dominants et les intellectuels traditionnels. Le parti, lui, le fait dans la mesure où il se donne pour tâche d'élever les membres de son groupe du simple terrain économique au terrain politique et civil. L'objectif est de les faire devenir des intellectuels politiques qualifiés, qui ont pour fonction d'obtenir le développement organique d'une société intégrale. Dans ce passage, Gramsci a en tête l'expérience historique des conseils d'usine de Turin et l'expérience théorique de l'*Ordine Nuovo*. [cf. un peu plus loin, Q12§3 : "Le problème de la création d'une nouvelle couche d'intellectuels consiste donc à développer de façon critique l'activité intellectuelle qui existe chez chacun à un certain degré de développement [...] C'est sur cette base qu'a travaillé *L'Ordine nuovo* hebdomadaire pour développer certaines formes de nouvel intellectualisme et pour déterminer ses nouveaux concepts, et ce n'a pas été une des moindres raisons de son succès, parce qu'une telle façon de poser le problème correspondait à des aspirations latentes et était conforme au développement des formes réelles de la vie"].

Il ne s'agit pas d'un processus unilatéral, de l'apport de la vérité d'un groupe à l'autre. On a bien ici l'idée d'un processus de synthèse et de réciprocité entre intellectuels et ouvriers.

Les concepts centraux de la théorie de l'hégémonie sont ici présents. Etat / société politique, société civile / partis, intellectuels.

L'hégémonie comme perspective stratégique se déploie dans la société civile et se développe dans une perspective idéologique : conquête et assimilation des intellectuels traditionnels. L'idée d'assimilation implique celle de réciprocité des apports des uns aux autres.

La question est toujours : comment une classe subalterne peut-elle devenir une classe hégémonique et dominante ? Il formule cette question de façon générique ("tout groupe"). Les deux points d'appui de sa réflexion sont la bourgeoisie française pendant la Révolution, et le processus de Risorgimento.

Le terrain de la structure, de l'économie n'est jamais considéré comme étant le seul terrain à investir. Il lutte en permanence contre les analyses économicistes de la vulgate marxiste de son époque. Il faut passer à un terrain qui est celui du politique et du culturel.

Il part toujours d'une analyse historique et historiographique, dans une visée d'une philosophie de la praxis. Assimilation entre politique et Histoire. Perspective stratégique toujours en question : que faut-il faire, vers où faut-il aller *pour que cette classe l'emporte* ?

### **"Guerre de mouvement, guerre de position"**

**Q 13-24 (fin 1932-33)** ; il découle du Q7, 10 (Écrit en novembre 1930 ; le Q7 prend la suite directe du Q4 dans le processus d'écriture)

La question abordée, c'est la confrontation entre les concepts de guerre de mouvement et guerre de position dans les domaines militaire et politique : il s'agit d'étudier les **"rapprochements qu'on fait entre concepts de guerre de mouvement et guerre de position dans l'art militaire et les concepts correspondants dans l'art politique"**.

Il part d'une critique du livre de Rosa Luxemburg, *Grève générale, parti et syndicats* de 1906. G. met en garde contre les lectures économicistes et spontanéistes de l'Histoire (selon lesquelles une crise économique grave peut suffire à provoquer un bouleversement et un changement de domination spontanée.) G. critique les thèses de Luxemburg (spontanéité des masses) et de Trotski (révolution permanente), et invite à faire des distinctions fondamentales entre la situation politique en Orient et en Occident.

La guerre de mouvement l'a emporté en Orient pour des raisons historiques liées au rapport entre Etat, société politique d'un côté et société civile de l'autre : en Orient, "les cadres de la vie nationale étaient embryonnaires" (Q7,16), alors que dans "les États les plus avancés, où la « société civile » est devenue une structure très complexe et résistante aux « irruptions » catastrophiques de l'élément économique immédiat (crises, dépressions, etc.) : les superstructures de la société civile sont comme le système des tranchées dans la guerre moderne" (Q7, 10).

Il met en parallèle la pensée de la guerre et la pensée de la politique. Il va se focaliser sur la première guerre mondiale (force de la société civile dans les pays d'Europe, d'occident).

Le livre de Luxemburg, nous dit Gramsci, est victime d'un certain préjugé "économiciste" et spontanéiste. Elle a négligé dans l'analyse des événements de 1905 les éléments "volontaires"

et d'organisation. Il développe le parallèle, la métaphore de la guerre de mouvement appliquée à l'art politique.

Une remarque sur le rapport de G. à la complexité : on peut le rapporter à la façon dont un grand intellectuel italien (marxiste et lecteur de G.) Italo Calvino, dans son livre de 1963, *La giornata di uno scrutatore*, où Calvino parlait de son propre rapport à la complexité en tant qu'intellectuel communiste : « *alle volte la complessità delle cose gli pareva un sovrapporsi di strati nettamente separabili, come le foglie di un carciofo, alle volte invece un agglutinamento di significati, una pasta collosa* » ("parfois la complexité des choses lui semblait être une superposition de strates que l'on pouvait séparer nettement, comme les feuilles d'un artichaut, parfois au contraire comme une agglomération de significations, une pâte qui colle"). On peut dire que pour G. la complexité des choses est faite de strates nettement séparées, comme les feuilles de l'artichaut, et jamais comme une agglomération informe, une pâte qui colle ! Pour parfaire la métaphore, Calvino disait que le pessimisme et l'optimisme sont les deux versants de ladite feuille d'artichaut", ce qui était une claire allusion à une formule mainte fois utilisée par Gramsci qui pensait nécessaire d'allier le "pessimisme de l'intelligence" à "l'optimisme de la volonté".

G. va passer de l'analyse proprement militaire, qui part de la l'analyse de la première guerre mondiale, au domaine politique en procédant par analogie d'un domaine à l'autre.

Il commence par mettre en évidence les effets de l'artillerie lourde : - ouvrir une brèche dans la défense ennemie ; - permettre d'organiser les troupes avec une rapidité foudroyante ; - créer avec une rapidité foudroyante l'idéologie centrée sur l'identité du but à atteindre.

Il en tire une conclusion dans le domaine politique : attendre un tel fonctionnement dans le domaine politique c'est, écrit-il, "un véritable mysticisme historique, [...] l'attente d'une sorte de fulguration mystérieuse." C'est ici une critique faite à toute lecture purement économiste du marxisme, y compris celle qui se développe à cette époque en Union soviétique.

Il revient alors au domaine militaire pour montrer que d'ailleurs, même pendant la guerre, ça ne se passe pas comme ça : « La vérité, c'est qu'**on ne peut pas choisir la forme de guerre qu'on veut** à moins d'avoir d'emblée une supériorité écrasante sur l'ennemi ». G., revenant encore au domaine politique, tient cette thèse pour valable également pour la guerre de classes. Les formes de guerres (guerroyées **et** politiques) sont imposées par le rapport des forces en présence.

Derrière les tranchées il y a une forme d'organisation et d'industrie du territoire, une technologie, et une logistique : tir rapide des canons et des mitrailleuses, concentration des armes, abondance du ravitaillement qui permet de remplacer rapidement le matériel perdu...

Autre élément : dans la première guerre mondiale, on n'a pas affaire à des combats entre troupes d'élites de chaque côté. La valeur des troupes est très inégale. Il donne l'exemple suivant : pendant la guerre, l'armée russe a pu faire irruption en territoire autrichien, mais cela a eu un autre résultat quand l'armée russe s'est trouvée face aux troupes allemandes.

Il tire de cette analyse l'idée que dans les guerres entre les Etats les plus avancés (dans l'industrie et "*civilmente*", i.e. où la société civile est la plus forte), on doit considérer ce type (la guerre de mouvement) comme réduite à une fonction tactique plus que stratégique.

Ce n'est pas qu'actuellement la guerre de mouvement disparaisse, mais elle est subordonnée à un rôle tactique ; stratégiquement, on est dans une guerre de position.

Il fait ensuite la même comparaison dans l'art et la science politique [on peut par ailleurs se poser la question de l'usage du terme "art" politique ; est-ce par attraction avec l'art militaire (et sa variante machiavélienne d'art de la guerre ?)]

Dans le domaine du politique et de la guerre révolutionnaire, ce n'est pas parce qu'il y a une grande crise politique, que l'Etat qui subit l'assaut perd confiance dans ses propres forces quand il est attaqué, derrière l'Etat, il peut y avoir les tranchées et les solides forteresses de la société civile : critique claire de l'illusion spontanéiste à "la Rosa" Luxembourg, taxée de "cadornisme politique" [Cadorna était le général en chef de l'armée italienne, partisan résolu de la guerre de mouvement ; G. le tient ici implicitement pour responsable de la défaite italienne de Caporetto, en 1917]

[N.B. Un point non développée dans la séance faute de temps : sur la critique par G. du spontanéisme, il faut lire en entier la note **Q3-48** *Passé et présent. Spontanéité et direction consciente*, qui montre que G. n'est pas purement et simplement un critique du spontanéisme comme l'étaient les communistes soviétiques. Une citation (en partie déjà évoquée lors d'une séance précédente) pour montrer la différence : "une question théorique fondamentale se pose : **la théorie moderne peut-elle être en opposition avec les sentiments « spontanés » des masses ? [...] Non, il ne peut y avoir opposition** : il y a entre eux une différence « quantitative », de degrés, non de qualité : il doit y avoir, pour ainsi dire, une « réduction » possible, un passage des uns à l'autre, et vice versa. [...] **Négliger, et, ce qui est pire, mépriser les mouvements dits « spontanés »**, c'est-à-dire renoncer à leur donner une direction consciente, à les hausser sur un plan supérieur en les insérant dans la politique, **peut avoir souvent des conséquences très sérieuses, très graves**. Il arrive presque toujours qu'un mouvement « spontané » des classes subalternes soit accompagné d'un mouvement réactionnaire de la droite de la classe dominante, pour des motifs concomitants : une crise économique, par exemple, détermine d'une part un mécontentement des classes subalternes et des mouvements spontanés des masses, et de l'autre elle détermine des complots de la part de groupes réactionnaires qui profitent de l'affaiblissement objectif du gouvernement pour tenter des coups d'Etat. Parmi les causes efficientes de ces coups d'Etat il faut placer le refus des groupes responsables de donner une direction consciente aux mouvements spontanés et à faire par là qu'ils deviennent un facteur politique positif."

Les évènements de 1917 sont ensuite étudiés. Ils ont marqué un tournant décisif dans l'histoire de l'art et de la science politique.

"Une tentative de débiter une révision des méthodes tactiques aurait dû être exposée par L. Davidovic Bronstein à la quatrième réunion quand il fit une comparaison entre le front oriental et celui occidental [...]" mais, ajoute G., "la quistione però è stata esposta solo in forma letteraria brillante, ma senza indicazioni di carattere pratico." (sous une forme littéraire brillante, mais sans indication de caractère pratique).

Dans **Q 7-16 [nov-déc. 1930]**, G. reprend la question de la guerre de mouvement et de la guerre de position (ou guerre frontale). Il explicite des points qui étaient sous-entendus en Q7-10. La tâche fondamentale du point de vue politique était nationale et exigeait de reconnaître le terrain et de déterminer les éléments de tranchées et de forteresses représentées par les éléments de société civile. En Orient, l'Etat était tout, la société civile était embryonnaire. En

Occident, entre Etat et société civile il y avait un juste rapport. L'Etat n'était qu'une tranchée avancée, derrière laquelle se trouvait une robuste chaîne de forteresses et de casemates ; plus ou moins d'un Etat à l'autre, s'entend, mais c'est justement ce qui demandait une attentive reconnaissance de caractère national.

### **Conclusion : Etat, société politique, société civile**

#### **Q 6-88 [printemps-été 1931]**

On s'approche d'une conceptualisation de la société civile et de la société politique.

Dans la notion générale d'Etat entrent des éléments qu'il faut ramener à la notion de société civile (Etat = société politique + société civile, c'est-à-dire hégémonie cuirassée de coercition). L'Etat élargi, intégral, est celui qui comporte les deux.

Dans cette note, G. pense à ce que pourrait être ou devrait être l'Etat de la transition vers le communisme. Il y a ici une référence à la notion marxiste et léniniste de dépérissement de l'Etat. On peut imaginer l'élément Etat-coercition comme s'épuisant au fur et à mesure, à mesure que la part dévolue à la société civile croît :

" [...] il faut noter que dans la notion générale d'État entrent des éléments qu'il faut ramener à la notion de Société civile (au sens, pourrait on dire, où **État = société politique + société civile, c'est-à-dire hégémonie cuirassée de coercition**). Pour une doctrine de l'État qui entend concevoir ce dernier comme susceptible tendanciellement de dépérir et de se résoudre dans la société « réglée », c'est une question fondamentale, On peut imaginer l'élément État-coercition comme s'épuisant au fur et à mesure que s'affirment les éléments toujours plus importants de société « réglée » (soit État éthique, soit société civile)."

### **Séance 6 : "Langages et traductibilité"**

18 décembre 2012, à l'ENS de Lyon, Site Descartes, en salle R253

*Notes prises par Adeline et Michelle, relues par Jean-Claude et Romain.*

Questions de langue, langage, traduction, traductibilité très présentes dans les *Cahiers de prison*. Mais pendant longtemps elles n'ont pas fait l'objet d'étude spécifique. Le premier à avoir mis au jour toute l'importance de la formation linguistique de Gramsci : Franco Lo Piparo (univ. de Palerme), *Lingua intellettuale egemonia in Gramsci*, Laterza, 1979. Première analyse et thèse centrale de l'ouvrage : le concept d'hégémonie appartient effectivement à la tradition marxiste, mais la spécificité gramscienne de la notion d'hégémonie vient de sa formation linguistique.

#### **A. Langue-langages**

##### **1- linguistique historique et pensée politique (notions : interférence, prestige, hégémonie linguistiques)**

Cf. débat fondateur pour la linguistique italienne dans le dernier tiers du XIXe siècle, au moment de l'Unité : Alessandro Manzoni (l'auteur de *I promessi sposi (Les fiancés)*) envisage réforme de la langue italienne pour aboutir à un italien unifié pour tous - en finir avec les

dialectes, obtenir une langue unifiée y compris dans les couches populaires (projet d'une langue "national-populaire" selon formule ultérieure de Gramsci). En 1868, le texte de Manzoni, *Dell'unità della lingua e dei mezzi per diffonderla*, est envoyé au ministre de l'éducation et publié. Opposition de Graziadio Isaia Ascoli le plus grand linguiste italien de l'époque.

Position de Manzoni : la langue officielle doit être le florentin, qu'il faut substituer au dialecte en vigueur, grâce à un nouveau dictionnaire, ou plutôt lexique ("vocabolario") qu'on cherche à imposer partout grâce à l'école. Volontarisme linguistique centralisé autour d'une langue vivante ("belle et bien formée").

Ascoli (1829-1907) - d'une famille juive polyglotte de la zone frontière du Frioul italo-slovène où l'on parle plusieurs dialectes + italien, allemand ; Ascoli parle aussi l'hébreu - considéré comme le père fondateur de la linguistique italienne : professeur à l'université de Milan de 1861 à 1902, un des premiers en Europe à faire une étude comparée des dialectes in *L'Italia dialettale* (1880)

Ses travaux sont importants pour comprendre les problématiques d'interférences linguistiques (problèmes posés par l'entrée en contact de plusieurs langues). Il théorise l'interférence et considère qu'elle est la première cause de l'évolution des langues. La vie des langues vient de la mise en contact de plusieurs phénomènes, aux origines diverses, socio-historiques et non linguistiques. Il théorise aussi l'action qu'ont des modes linguistiques des différentes couches sociales.

Les travaux d'Ascoli ont une grande importance pour la théorisation et la compréhension des phénomènes d'*interférence linguistique*, c'est-à-dire d'action d'un système linguistique sur un autre, les effets produits par l'entrée en contact de plusieurs langues. L'interférence est pour lui la première cause d'évolution des langues. Dans les phénomènes d'interférence linguistique, pour des raisons extra-linguistiques, une langue indigène peut subir l'influence de langues allogènes dont le prestige est éventuellement supérieur. Le prestige est en quelque sorte le capital (symbolique, politique, culturel) dont la langue est porteuse. Ascoli théorise la notion de substrat : langue dominée par une langue nouvelle : exemple : langues souches celtiques influencées par le latin dans certaines langues latines.

Au début des années 1870, Ascoli répond à Manzoni dans son "Proemio" au premier numéro de l'*Archivio glottologico italiano* : texte fondateur de la première revue italienne de science du langage, fondée en 1873. Il y critique radicalement les théories de Manzoni : l'idée d'imposer une langue à la totalité de l'Italie ne peut pas fonctionner car les mécanismes linguistiques ne fonctionnent pas ainsi.

L'Italie à peine unifiée ne permet pas d'intégrer, d'accepter une langue locale dans l'ensemble de la péninsule ; il faut créer les conditions favorables grâce à l'école, l'éducation, lutte contre l'analphabétisme, les médias de masse. La base linguistique commune à toute l'Italie est en revanche la langue littéraire, la langue classique qui peut devenir celle du peuple grâce au développement de l'éducation.

Deuxième débat important dont Ascoli est une figure centrale : le débat entre néolingüistes et néogrammairiens. La pensée linguistique des néogrammairiens a des origines allemandes. Il s'agit de la tradition qui a donné lieu aux reconstitutions de l'indo-européen / proto indo-européen. Ces recherches ne se fondent pas, alors, sur les descriptions et reconstitutions de

l'histoire des langues vivantes, mais reconstituent ce qui serait la couche initiale, théorique des langues. Elles se fondent sur la théorisation des lois phonétiques qui seraient propres aux différents peuples, et qui trouveraient leur explication dans l'appareil phonatoire. Aux yeux d'Ascoli puis des représentants de la "néolinguistique", cela donne lieu à des théorisations linguistiques détachées de toute forme de contexte historique, social...

Ces théories néo-grammairiennes rencontrent tout particulièrement l'opposition des spécialistes des langues romanes : d'abord Ascoli, mais aussi Jules Gilliéron en France, ainsi qu' Antoine Meillet (collègue de Saussure et prof. de Benveniste), et Matteo Bartoli qui est le prof. de Gramsci (cf lettre du 19/03/1927 à Tania : sur la douleur de Bartoli persuadé que G. serait "l'archange qui terrasserait les néo-grammairiens", et regret de Gramsci de l'avoir déçu : « *L'un des plus grands remords intellectuels de ma vie est la profonde douleur que j'ai provoquée chez mon bon professeur Bartoli de l'Université de Turin qui était persuadé que j'étais l'archange destiné à terrasser définitivement les néo-grammairiens* ».)

G. était supposé faire sa thèse avec Bartoli. Avant cela, il était déjà considéré comme un très bon linguiste. ( voir Q3, 74, p. 352, août 1930 : « L'innovazione del Bartoli è appunto questa, che della linguistica, concepita grettamente come scienza naturale, ha fatto una scienza storica, le cui radici sono da cercare « nello spazio e nel tempo » e non nell'apparato vocale fisiologicamente inteso ».) thèse de Gramsci prévue sur l'interférence du sarde ...Fin 1919-1920 les conseils de Turin mettent un point final à la thèse de Gramsci.

Bartoli s'est intéressé également aux phénomènes spatiaux (histoire et espace). Il est l'auteur du premier atlas des dialectes italiens. Cahier 6, 71, 738, début 1931

Idée : les langues sont des produits sociaux, l'expression culturelle d'un peuple donné. Langue = histoire. (et pas langue = art, comme l'affirme Croce)

Histoire des langues, histoire des innovations linguistiques, provenant de communautés sociales, *nella lingua non c'è partenogenesi, cioè la lingua che produce altra lingua, ma c'è innovazione per interferenze di culture diverse* "dans la langue il n'y a pas de partenogenèse, c'est-à-dire une langue qui produit une autre langue" ; il y a innovation par interférences de cultures diverses" (c'est la thèse d' Ascoli). [*L'innovazione*] avviene per intere masse di elementi linguistici, e avviene molecolarmente : Cette innovation peut advenir "par masse d'éléments linguistiques" ou de façon "moléculaire" (par exemple le latin a modifié "en masse" le celtique des Gaules). Une classe nouvelle qui devient dirigeante innove "en masse" (alors que l'argot des métiers innove de façon moléculaire)

La thèse de Lo Piparo : les luttes d'hégémonie sont pensées sur la base d'outils liés à l'interférence linguistique. Le rapport entre direction, hégémonie / domination, dictature est du même ordre que l'opposition entre Ascoli et Manzoni. La question de la domination, i.e de l'action politique étatique centralisée, imposée, ne passant pas par la mise en place d'un consensus est vouée à l'échec. Note 76 du Cahier 3, août 1930 "la question de la langue et les classes intellectuelles italiennes" sur les langues vulgaires, qui deviennent écrites dans des moments historiques où le peuple a une importance spécifique. Question du lien dialectes/langue nationale : Idée : si l'on veut réussir une hégémonie, il faut que les classes populaires les plus "arriérées"

accèdent à une vision du monde plus large. Et cela passe inévitablement par la question de la langue. Fondamental pour les masses paysannes.

Autre idée : la langue n'est pas qu'un fait linguistique, c'est une conception du monde. (cf. Q11-12, été 1932). Ces idées sont dans les *Cahiers* du début à la fin. Le dernier cahier (29) d'avril 1935 est consacré à ces problématiques "note pour une introduction à l'étude de la grammaire"). Il reprend l'étude de la question linguistique depuis le débar avec Croce.

Théorisation de différents types de grammaires : la grammaire commune, la grammaire comme produit de l'histoire, la grammaire comme institution... La linguistique est donc fondamentale pour Gramsci pour repenser le marxisme.

Récemment, dans l'*Enciclopedia dell'italiano* en deux volumes, 2010-2011 [en ligne sur Treccani, il Portale del sapere], un linguiste très renommé, Alberto Zamboni, présente les trois notions de substrat, d'adstrat et de superstrat en intégrant l'apport de Gramsci dans la définition des notions suivantes : adstrat, superstrat, substrat : en définissant ces notions il fait référence à la notion d'hégémonie politique et culturelle : *tali nozioni fanno riferimento al prestigio linguistico, riflesso diretto di un'egemonia politico-culturale*, "de telles notions font référence au prestige linguistique, reflet direct d'une hégémonie politico-culturelle".

## **2- Une philologie du réel.**

La philologie comme modèle alternatif et antithétique à la sociologie mécaniste, i.e à la vulgate du matérialisme dialectique, qui se trouve dans la pensée de Boukharine, Plekhanov... idée d'une science certaine des causalités et déterminations dans l'histoire qui seraient modalisables. C'est une conception "fataliste", "mécaniste". Pour G., la philologie est exactement l'inverse de cette tendance. Philologie : toute bonne méthode historique qui consiste à enquêter sur le sens des mots dans leur contexte de document historique d'une époque donnée, pour arriver à l'exactitude historique. C'est ce qui permet de saisir ce qui est "historiquement déterminé" [sur la philologie, cf. les remarques dans les séances précédentes, en particulier la séance du 23 octobre et les textes de Gramsci envoyés à cette occasion].

Le modèle implicite du philologue : Lorenzo Valla. Le faux de la Donation de Constantin mis en évidence par Lorenzo Valla (1440 ; publié au XVI<sup>e</sup> siècle), à partir de la langue : la latin de la "donation" était tardif.. (cf. Carlo Ginzburg)

## **3-De la langue au langage commun**

A partir de 1932, notion prend de plus en plus d'importance : langage commun, en lien avec celles de "conception du monde" et de "philosophie" : conditions auxquelles la pensée nouvelle peut être intégrée et nourrie par les masses ; la conception du monde partagée comme élément indispensable de la nouvelle hégémonie.

Q8, 204, février-mars 1932 "tout langage est une philosophie". Approfondissement de la notion d'hégémonie dans un "ordre intellectuel collectif".

La notion de langage commun s'oppose directement à celle de néolalisme (ou néolalie) : propension à inventer un langage, bourré de néologismes, qui est par définition purement individuel et solipsiste.

Q9, 132 et Q 11, 55, fin 1932 : Nécessité d'un ordre intellectuel à côté de l'ordre moral et de l'ordre public. Pour cela : nécessité d'un langage commun, opposé au "néolalisme".

Q10 II, 44 (fin 1932) : "*Introduction à l'étude de la philosophie* : le langage, les langues, le sens commun. Une fois la philosophie posée comme conception du monde, et l'activité philosophique conçue non plus seulement comme élaboration « individuelle » de concepts cohérents à l'intérieur d'un système, mais aussi et surtout comme lutte culturelle visant à transformer la « mentalité » populaire et à diffuser les innovations philosophiques qui se révéleront « historiquement vraies », dans la mesure où elles deviendront concrètement, c'est-à-dire historiquement et socialement universelles, - la question du langage et des langues, « techniquement » doit être placée au premier plan. "

Gramsci s'appuie aussi sur les pragmatistes italiens de cette époque (Vailati surtout, mais aussi Prezzolini), qui réfléchissent sur les liens entre langage, expérience et logique, et en particulier sur la langue comme obstacle logique et cause d'erreurs (Vailati est aujourd'hui considéré comme un philosophe "proto"analytique, s'inspirant de Peirce et de William James). Pour Gramsci, c'est la nature socialement et historiquement stratifiée du langage qui explique ces phénomènes.

"Langage signifie également culture et philosophie (même au niveau du sens commun) et en conséquence, le fait « langage » est en réalité une multiplicité de faits organiquement cohérents et coordonnés : à la limite, on peut dire que tout être parlant a un langage personnel propre, c'est-à-dire une façon de penser et de sentir qui lui est propre. La culture, à ses différents degrés, unifie un plus ou moins grand nombre d'individus disposés en couches nombreuses, dont le contact, du point de vue de l'expression, est plus ou moins efficace, qui se comprennent entre eux dans des propositions diverses, etc. Ce sont ces différences et ces distinctions historiques-sociales qui se reflètent dans le langage commun et produisent ces « obstacles » et ces « causes d'erreur » qu'ont étudiés les pragmatistes."

Nombreuses références à Vailati dans les *Cahiers* : refondation de la pensée philosophique comme pensée critique du langage (cf. Wittgenstein ensuite).

L'importance du langage commun, i.e. d'une langue et d'une culture partagées comme conditions de possibilité de toute action politique de masse, est affirmée très clairement par la fin de la même note :

"On déduit de là l'importance que le « moment culturel » a également dans l'activité pratique (collective) : tout acte historique ne peut pas ne pas être accompli par « l'homme collectif », c'est-à-dire qu'il suppose qu'a été atteinte une unité « culturelle sociale » qui fait qu'un grand nombre de volontés éparses, dont les buts sont hétérogènes, se soudent pour atteindre une même fin, sur la base d'une même et commune conception du monde [...] Puisque les choses se passent ainsi, on voit l'importance de la question linguistique en général, c'est-à-dire de la possibilité d'atteindre collectivement à un même « climat » culturel."

#### **4- Sémantique historique et succession des conceptions du monde (métaphorisation)**

Problématique relative à la nature de la langue comme étant essentiellement métaphorique dans son processus même. G fait glisser cette idée sur les langages et conceptions du monde. Idée : nouveauté dans la conservation de l'ancien. Les significations changent du point de vue

sémantique : le nouveau apparaît sur de l'ancien, de la même manière qu'une nouvelle classe d'intellectuels apparaît mais doit composer avec une tradition intellectuelle ancienne.

La langue est métaphorique par essence dans la mesure où l'histoire de la langue est avant tout une histoire des modifications sémantiques de mots qui restent formellement identiques (pas seulement une histoire des formes, mais aussi une histoire des contenus).

Q9, 15, 1105 (mai 1932) "La langue se modifie dans sa partie sensible bien moins que le contenu culturel".

=> des mots qui vont rester les mêmes vont changer de sens. Cette modification du sens est bien plus rapide dans l'histoire que la modification de la forme. C'est ce qui fait dans les processus de transformation sociale rapide, quand doit apparaître une nouvelle conception du monde qui devient dominante, cette conception doit nécessairement jouer avec des mots sémantiquement chargés dont le sens se modifie. Cela a entraîné une discussion sur la base de Boukharine concernant la signification de termes issus de la philosophie ancienne comme matérialisme et immanence. Idée : la langue garde des traces de conceptions du monde anciennes. Il faut en avoir conscience dans le travail critique et dans le travail pédagogique.

Q11-28 (été 1932), mais < Q4, 17, 438 (été 1930) :

Réflexions critiques concernant la diffusion populaire du matérialisme historique. Il faut expliciter les concepts, ne pas donner des théories toutes faites (contre le dogmatisme dans la relation pédagogique).

"Généralement, quand une nouvelle conception du monde succède à une autre conception, le langage précédent continue à être employé, mais justement métaphoriquement. C'est tout le langage qui est un continuuel processus de métaphores, et l'histoire de la sémantique est un aspect de l'histoire de la culture : le langage est à la fois une chose vivante et un musée qui expose les fossiles de la vie et des civilisations. Quand j'emploie le mot *désastre*, personne ne peut m'accuser de croyances astrologiques, et quand je dis « *per Bacco* » personne ne peut croire que je sois un adorateur des divinités païennes, et pourtant ces expressions sont une preuve que la civilisation moderne est aussi un développement du paganisme et de l'astrologie. Le terme « immanence » a, dans la philosophie de la praxis, une signification précise qui se cache sous la métaphore, et c'est cette signification qu'il fallait définir et préciser ; en réalité, cette définition aurait été vraiment « théorie ». La philosophie de la praxis continue la philosophie de l'immanence, mais elle l'épure de tout son appareil métaphysique sur le terrain concret de l'histoire. L'emploi du mot est seulement métaphorique en ce sens que l'ancienne immanence est dépassée, qu'elle a été dépassée, tout en restant supposée comme un anneau dans le processus de la pensée qui a abouti au nouveau concept." La langue doit être pensée comme processus de métaphorisation et l'histoire intègre la permanence de l'ancien dans le nouveau, d'où nécessité d'avoir une conscience critique des concepts du marxisme. C'est précisément ce qui manque au Manuel de Boukharine.

**Q11, 24, (été 1932) [>Q7, 36, courant 1931] :** " § *Le langage et les métaphores*. En certains points de l'Essai [i.e. le Manuel de Boukharine], est affirmé, comme cela, sans autre explication, que les premiers écrivains de la philosophie de la praxis emploient les termes d'"immanence" et d'"immanent" en un sens uniquement métaphorique ; il semble que cette simple affirmation se suffise à elle-même. Mais la question des rapports entre le langage et les

métaphores n'est pas simple, bien au contraire. D'abord, le langage est toujours métaphorique. [...] C'est parce qu'on ne tient pas compte de ce fait, et en somme parce qu'on n'a pas un concept critique et historiciste du phénomène linguistique, qu'on commet bon nombre d'erreurs aussi bien dans le domaine de la science que de la pratique [...] Le langage se transforme en même temps que se transforme toute la civilisation, par le fait que de nouvelles classes naissent à la culture, par l'hégémonie qu'exerce une langue nationale sur d'autres, etc., et il prend précisément à son compte, avec des significations métaphoriques, les mots des civilisations et des cultures précédentes. [...] La nouvelle signification « métaphorique » s'étend en même temps que s'étend la nouvelle culture, qui crée d'ailleurs également des mots flambant neufs ou les emprunte à d'autres langues, en les reprenant à son compte avec une signification précise, c'est-à-dire sans le halo extensif qu'ils avaient dans leur langue d'origine. Ainsi, il est probable que le terme d' « immanence » ne soit pour beaucoup connu, compris et employé que dans sa seule signification « métaphorique » que lui a donnée la philosophie de la praxis."

[c'est cette même conception de la langue qui conduit G à sa critique de l'esperanto "utopie des langues fixes et universelles"]

=> "Le langage est toujours métaphorique". Une certaine idée de l'histoire est véhiculée par cette prise en compte de l'histoire linguistique. Cette question réapparaît justement au moment où il reformule le rapport entre intellectuels et intellectuels organiques.

#### **Q11,16 (été 1932, mais en fait >Q8, 171, nov 1931)**

"§ *Questions de nomenclature et de contenu.* Une des caractéristiques des intellectuels comme "catégorie sociale cristallisée" (c'est-à-dire qui se conçoit elle-même comme continuation ininterrompue dans l'histoire, et par conséquent indépendante de la lutte des groupes et non comme expression d'un processus dialectique selon lequel tout groupe social dominant élabore sa propre catégorie d'intellectuels) [= ceux que G appellent aussi les "intellectuels traditionnels"] est d'établir, dans le domaine idéologique, une jonction avec une catégorie intellectuelle précédente, à travers une même nomenclature de concepts. Tout nouvel organisme historique (type de société) crée une nouvelle superstructure, dont les représentants spécialisés et les porte-drapeaux (les intellectuels) ne peuvent pas ne pas être conçus comme étant, eux aussi, de « nouveaux » intellectuels, nés de la nouvelle situation, et non pas la continuation du précédent groupe intellectuel. **Si les « nouveaux » intellectuels se posent comme continuation directe de la précédente « intelligentsia », ils ne sont en aucune façon « nouveaux »,** ils ne sont pas liés au nouveau groupe social qui représente organiquement la nouvelle situation historique, mais ils sont un résidu conservateur et fossilisé du groupe social historiquement dépassé [...]

**Il faut toutefois tenir compte d'un fait, à savoir qu'aucune situation historique nouvelle, en admettant même qu'elle soit due au changement le plus radical, ne transforme complètement le langage,** tout au moins dans son aspect extérieur, formel. Mais c'est le contenu du langage qui devrait avoir changé, même s'il est difficile d'avoir, dans l'immédiat, une exacte conscience d'un tel changement. Le phénomène est d'ailleurs complexe et compliqué par l'existence de diverses cultures typiques dans les différentes couches du nouveau groupe social, dont certaines sont encore, sur le plan idéologique, plongées dans la culture de situations historiques, antérieures parfois même à celle qui a été le plus récemment dépassée. Une classe, dont certaines couches en sont encore à la conception du monde de

Ptolémée, peut toutefois être la représentante d'une situation très avancée ; arriérées idéologiquement (ou tout au moins pour certaines sections de la conception du monde, qui se trouve encore chez elles à l'état fragmentaire et naïf), ces couches sont pourtant très avancées du point de vue pratique, c'est-à-dire du point de vue de la fonction économique et politique. Si la tâche des intellectuels est de déterminer et d'organiser la réforme morale et intellectuelle, c'est-à-dire de faire coïncider la culture et la fonction pratique, il est évident que les intellectuels « cristallisés » sont des conservateurs et des réactionnaires. Car, alors que le groupe social nouveau sent au moins qu'il est coupé du précédent, qu'il en est distinct, eux, ne sentent même pas cette distinction, et pensent pouvoir se rattacher au passé. Par ailleurs, il n'est pas dit que tout l'héritage du passé doive être rejetée : il y a des « valeurs instrumentales » qui ne peuvent pas ne pas être adoptées intégralement pour continuer à être élaborées et raffinées."

Que les intellectuels doivent être nouveaux, et donc ne pas perpétuer la conception du monde des intellectuels cristallisés, n'empêche pas que la réforme morale et intellectuelle qu'ils doivent organiser ait lieu dans une langue qui est encore, formellement au moins, celle des conceptions du monde dépassées. Cette réforme se présente ainsi comme un travail sur un lexique ancien : c'est le cas, par exemple, de la notion de matérialisme : "C'est ainsi qu'on a vu le terme « matérialisme » adopté avec son contenu passé, et, en revanche, le terme « immanence » repoussé parce qu'il avait dans le passé un contenu historique culturel déterminé."

### ***B. Traduction, traductibilité***

Gramsci entend "**traduire**" en italien (et dans la réalité italienne : c'était dit en toutes lettres dès avril 1924, dans *Il programma dell'Ordine nuovo*. "La diffusione raggiunta dai primi due numeri non può che dipendere dalla posizione che l'*Ordine Nuovo* aveva assunto nei primi anni della sua pubblicazione e che consisteva essenzialmente in ciò : 1) **nell'aver saputo tradurre in linguaggio storico italiano i principali postulati della dottrina e della tattica dell'Internazionale comunista.**" /"La diffusion atteinte par les deux premiers numéros ne peut que dépendre de la position que l'*Ordine nuovo* avait prise dans les premières années de sa publications et qui consistait essentiellement 1) à avoir su traduire en langage historique italien les principaux postulats de la doctrine et de la tactique de l'internationale communiste."

Dans ce même texte, on comprend très clairement que traduire "soviet" en italien signifiait défendre le mot d'ordre et la pratique des "conseils d'usine". Ce qui est en jeu, c'est donc la façon d'appliquer le marxisme et la politique révolutionnaire en fonction des réalités "nationales-populaires".

Ce premier point s'appuie sur une idée de Lénine dont nous avons déjà parlé dans une séance du séminaire (cf. Q7, 2>Q11, 46 : "§ *Traducibilità dei linguaggi scientifici e filosofici*. Nel 1921 : questioni di organizzazione. **Vilici disse e scrisse : « non abbiamo saputo “tradurre” nelle lingue “europee” la nostra lingua ».**" "§ *Traductibilité des langages scientifiques et philosophiques*. En 1921 : questions d'organisation. Illitch dit et écrivit : "nous n'avons pas su "traduire" notre langue dans les langues européennes").

Dès lors, se pose la question de ce qu'on peut traduire et, là, le point d'appui de la réflexion de Gramsci est une citation de *La Saint Famille* de Marx où il est affirmé que le langage politique français de Proudhon peut se traduire dans le langage de la philosophie allemande. Il

fonde donc sa thèse de la fonction de traductibilité inhérente à la philosophie de la praxis sur ce passage de *La Sainte Famille* :

Marx-Engels, *La Sainte Famille*, ch. IV, IV Proudhon, Note marginale critique 3 « Sur quoi Proudhon appuie-t-il sa preuve de l'impossibilité de la propriété ? La chose dépasse tout ce qu'on peut croire : sur le même principe d'égalité ! »

Un instant de réflexion eût suffi pour faire renaître la foi de M. Edgar [*Bauer, le frère de Bruno Bauer*]. M. Edgar ne peut ignorer qu'à la base de tous ses développements M. Bruno Bauer a placé la « conscience de soi *infinie* » et qu'il a conçu ce principe comme le principe créateur des évangiles eux-mêmes, qui, par leur inconscience infinie, semblent être en contradiction directe avec la conscience de soi infinie. C'est de la même façon que Proudhon conçoit l'égalité comme le principe créateur de sa contradiction directe, la propriété privée. **Que M. Edgar veuille bien comparer un instant l'égalité française avec la conscience de soi allemande, et il s'apercevra que le second principe exprime à l'allemande, c'est-à-dire dans la pensée abstraite, ce que le premier dit à la française, c'est-à-dire dans la langue de la politique et de la pensée intuitive.** La conscience de soi, c'est l'égalité de l'homme avec lui-même dans la pensée pure. L'égalité, c'est la conscience que l'homme a de lui-même dans le domaine de la pratique, c'est-à-dire, par conséquent, la conscience qu'un homme a d'un autre homme comme étant son égal et le comportement de l'homme à l'égard d'un autre homme comme vis-à-vis de son égal. L'égalité est l'expression française pour traduire l'unité essentielle de l'être humain, la conscience générique et le comportement générique de l'homme, l'identité pratique de l'homme avec l'homme, c'est-à-dire, par conséquent, la relation sociale ou humaine de l'homme avec l'homme. De même qu'en Allemagne la critique destructrice, avant de passer chez *Feuerbach* à l'intuition de *l'homme réel*, essayait de résoudre toute chose déterminée et tout existant par le principe de la conscience de soi, de même la critique destructrice en France a tenté d'arriver au même résultat par le principe de *l'égalité*."

Q11-47 : Gramsci pose la question de savoir si la traductibilité réciproque des éléments philosophiques et politiques est une question de traductibilité générale, ou constitue une fonction même de la philosophie de la praxis. Il définit les présuppositions de la traductibilité :

- qu'une phase donnée de la civilisation a une expression culturelle "fondamentalement" identique, même si le langage est historiquement différent.
- Il conclut que la traduction n'est "organique et profonde" que dans la philosophie de la praxis : **"Il semble qu'on puisse dire que la « traduction » n'est organique et profonde que dans la philosophie de la praxis"**. Le parallèle Allemagne / France : deux économies semblables, superstructures "équivalentes" donc compréhensibles, traductibles réciproquement l'une dans l'autre, dans le "langage national particulier" (il faut entendre ici la langue dans sa masse la plus complète : langue et "esprit" en quelque sorte).

On voit que cette possibilité de traduction et l'hypothèse qu'elle est "organique" dans la philosophie de la praxis (donc qu'elle est une "fonction" de la philosophie de la praxis) a des conséquences importantes, en politique - il faut traduire la langue politique et les mots d'ordres révolutionnaires en "langage historique national-populaire", mais aussi, plus largement, d'un point de vue théorique et philosophique . La philosophie de la praxis est en quelque sorte une traduction de la pensée politique jacobine, de la philosophie classique

allemande et de la pensée économique classique (sur ce dernier point, lire **la lettre à Tania du 30 mai 1932** : "Dans *La Sainte Famille* on voit comment ce lien mis en évidence par Hegel entre l'activité politique française et l'activité philosophique allemande a été repris par les théoriciens de la philosophie de la praxis. Il s'agit de voir comment et dans quelle mesure l'économie anglaise classique, sous la forme méthodologique élaborée par Ricardo, a contribué au développement ultérieur de la nouvelle théorie. Que l'économie classique anglaise ait contribué au développement de la nouvelle philosophie, c'est admis communément, mais d'ordinaire on pense à la théorie ricardienne de la valeur. Il me semble qu'il faut voir plus loin et reconnaître un apport que j'appellerai synthétique, c'est-à-dire concernant l'intuition du monde et le mode de pensée, et non seulement un apport analytique, fût-il fondamental, concernant une doctrine particulière.")

On n'a pu donner lors de cette séance que quelques aperçus de l'importance de cette hypothèse de la traductibilité et d'une conception de la traduction dans ce qu'on peut nommer (en prenant l'expression dans une lettre de G. à son épouse Giulia (5 septembre 1932), à laquelle il conseille de devenir traductrice de l'italien au russe) "**le langage historiquement déterminé**" de la civilisation pour laquelle on traduit. Ce qui est certain c'est qu'il faut la prendre au sérieux et voir avec précision quelle extension elle avait pour G. car c'est certainement une façon d'échapper à un débat (qui a encore lieu aujourd'hui) sur le "léninisme" ou le "réformisme" de G.